



Le Boutillon de la Mérine

N° 45 janvier – février - mars 2016



Bonne année à tous

Nous ouvrons ce nouveau numéro, comme d'habitude, avec le sourire : un dessin de Jean-Claude Lucazeau qui va certainement vous réjouir. Pour le reste, nous avons un nouveau rédacteur, Patrick Hurau, qui nous fait part d'une lettre adressée, en patois saintongeais, par un paysan de Saint Trojan (à côté de Cognac) à Louis XVI, au moment de la Révolution française. Cette lettre, très intéressante, n'est jamais arrivée chez le Monarque.

Pour le reste, un excellent texte de Jean-Bernard Papi, un nouveau Kétoukolé, une recette d'omelette, par Charly Grenon, qui devrait vous faire saliver, une histoire dans le Transsibérien, et du patois. Cécile Négret nous fait revivre une patoisante oubliée, Paulette Lhomme, et vous entendrez et visionnerez deux jeunes patoisants d'*aneût*, un Saintongeais et un gars du Poitou.

Quant à notre webmaster, il va vous faire chanter ... au bon sens du terme : il vous propose un karaoké sur l'air de la *chanson daû vin bian* de Goulebenéze.

Le site du Boutillon était inaccessible début janvier, suite à une opération de maintenance visant à augmenter l'espace du serveur d'hébergement. Il est à nouveau opérationnel : <http://journalboutillon.com>

Bonne lecture, et continuez à nous faire part de vos remarques.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau

A SAÏT PUS PRR' QUI
AL A VOTÉ, S'T'ELLE !

CRÉYEZ-VOUS QU' O
RÉFLECHIRAIT SEU'LEMENT
CINQ MINUTES, AVANT
D' SAQUER SON BULLTIN
DANS L' URINOËRE ?!!!



Lucazeau
06/2012

Sommaire

		Pages
Jean Sabouraud	Patrick Huriaux	3
Les Coustillac	Jean-Bernard Papi	7
Libeurté ma boune émie	Pierre Bruneaud	8
A propos de ...	Maît' Piârre	9
Qui est Marie Dubas ?	Maît' Piârre	9
Goguets et goguettes	Maît' Gueurnon	10
Des livres à vous conseiller	Maît' Piârre	10
De qui est cette histoire ?		11
Des chétis drôles	André Raix	12
Le coin des fines goules : l'omelette de la mère Grenon	Maît' Gueurnon	13
Les patoisants d'aût' fouès : Paulette Lhomme	Cécile Négret	14
Les patoisants d'aneût		14
Kétoukolé	Jhoël	15
Un Transsibérien dans la taïga Carnet de routes croisées : de Moscou à Vladivostok	Didier Catineau	16
La chanson daû vin bian en karaoké	Benjamin Péronneau	18
Le compas du tailleur de pierre	Claude Maitreau	19
Nos lecteurs nous écrivent	Maît' Piârre	21
Thieûqu' dates à r'teni	Maît' Piârre	22

Jean Sabouraud
(o Saint-Trojan 8.01.1741 + Saint-Trojan 9.09.1789)
Patrick Huraux



Natif de Cognac, Patick Huraux est très attaché au patrimoine local. Il a participé à l'aventure « Son et lumière » au château de St Brice. Il nous adresse la supplique, écrite en saintongeais, d'un paysan au Roi Louis XVI.

Jean Sabouraud est l'un des derniers syndics (*) de la paroisse de Saint-Trojan (aujourd'hui commune de Boutiers-Saint-Trojan).

Qui est-il ?

Jean est issu d'une famille implantée à Saint-Trojan depuis le début du XVIIème siècle. Il naît en ce lieu le 8 janvier 1741. Il est l'un des fils de Jacques Sabouraud, laboureur à charrue et de Marie Sabouraud (du clan des Sabouraud de Saint-Brice). Il ne semble pas avoir contracté d'union. Son frère cadet Jacques Sabouraud est prêtre professeur de l'école secondaire de Cognac, puis deviendra vicaire de Saint-Eutrope de Saintes. Sa famille, très pieuse, a le rare privilège de se faire enterrer dans l'église de Saint-Trojan, moyennant quelques écus trébuchants.

Petit propriétaire terrien, il exerce le rude métier de laboureur à charrue. Notable parmi la classe paysanne, il

est nommé, avant les événements révolutionnaires, syndic.

Homme respecté et respectable, il possède quelques rudiments de culture, il sait lire et écrire. C'est lui qui « affronte » les premiers événements révolutionnaires qui secouent le royaume de France.

Les événements

En début mars 1789, on procède à la rédaction des cahiers de doléances de la paroisse de Saint-Trojan. Le 7 mars 1789, Jean Sabouraud se trouve assemblé avec les députés de Cognac des 28 paroisses rurales dépendant de la Sénéchaussée secondaire de Cognac.

Les 68 députés, sous la présidence du Lieutenant Général, fondent les divers cahiers de doléances en un seul.

Non satisfait pleinement des dits cahiers de doléances, et profitant de l'immense cri de joie et de gratitude qui s'élance vers le monarque (Louis XVI dont le frère cadet est possesseur de terres sur Boutiers, notamment le château du Solençon), Jean Sabouraud se décide à écrire directement au Roi de France, en l'informant des misères journalières qui pèsent sur le petit peuple.

Cette audace mérite d'être signalée, car c'est une prise de position assez rare : « le dernier des manants rend compte au Père du peuple ». Les passages d'écriture sont saisissants de réalité. Rien n'est négligé.

« Noutre bon Roy et noutre bon Maître,

Je ne somme quin pauvre paysant et malgré que je navons pas pour in dené desprit je prenons la libreté de vous ecrire parce que je venons d'aprendre avec ben de la joyeuseté que vous avés premis a tous vos bons et fidelle sujet de vous marqué leur condolésendance sure les abusements a reformé dans voutre Royaume et sur les conbinations aprendre pour remettre le tout sur un bon pied.

Monsieur noutre curé qui est in assé brave houme a ce quil dit, mais qui est ben distrait (1), nous disit dimanche apres vespres, au lieu de nous ou avé dit avant la messe comme cadet se faire, mes enfant dieu soit benit oliat in grand remus ménage en france, noutre bon Roy veut soulager de misere tout son pauvre peuple, quelque bounes ames ly avant raconté que les labourours etiant dans in etat a faire pitié, il a été ben sonnet a quelle nouvelle et parce quil est ben humain et ben compatibulaire et il a fait ordonné par son houme daffaire qui fasse demandé a tout le monde ce quo falloit qui fisse pour rendre hureux jusqu'au drenier Brigé, oh oh fisje olet dont enfin venit jusqu'à ces oreilles que jetions abimé de malheurs olest par in cot do ciel, car si lon avait pu savé plutou et que de méchantes gens n'en ossiant pas empeché oh peste quo biat content que je ne souffririons plus, coume je parlé de même de voutre bonne Majesté vla que le cousin Egreta et le conpere micha me dissirant conpere si jécrivions a noutre bon Roy une lettre ben polie et ben avenante puisque veut ben premettre que nous plainte allant jusqua ly. ola fize conpere noutre bon Roy a ben de la complaisanse a ce qui disant et ils assurant même que son caractere semble coume deux goute d'eive a tieu la de son grand pere Monseigneur henry quatre dont oles fait ine sy belle mantion dans presque tout les livres, mais qui scait si il nous prandront point en maux sy in paysant osait ly ecrire oliat tant de monsieur qui ly ecrivant et quavant mais desprit que nous autres et in bon estil mais ne sont pletre point si sincere.

Ecrives ly trejou conpere vous quavés eut in boune induction o vaut meux parlé a Dieu qu'a ses Saints.

Vla donc noutre bon Roy que jose me premettre cette libreté pre moy et pre tout les habitant de noutre vilage qui somme ben vostres fidelles sujets et qui vous souhaitons de tout not cœur ine bonne santé ensuite noutre bon maitre je vous demandons vot amitié et la grace ben fesante de jeter sur nous autres in oeil de compasation, je sommes tretous paroissiens de la paroisse de Saint Trojant distanse de quatre vressennes de la ville de Cougnat en Saintonge dont monsieur voutre frere est le maitre apres vous parceque disant que vous ly avez baillé en panage.

Javons trejou labouré not terre avec courage soit avec nos brat soit nos beux mais noutre bon Roy je commanssions a nous rebuter et sy je navions pas sent cesse espere que quelques jours vous veriés nos affaires par vous-même et que vous en reparreriez a désordre jabandonnions tout coume ben dautre avions déjà fait pre aller demandé noutre pain de porte en porte en effet noutre bon Roy comment pouvions nou vivre plus lontent dans la peine et les tourmants que jendurions tous les jours nous etions accablé de nouvel impositions et trejou sa venoit de vot part disiant il et javions ben de la penne a zou crére mais coume y saviant ben que je sommes soumis et obeissant y parlant trejou en voutre nont pre meux faire reussy leur entreprise, ny a pas noutre bon roy jusqua cest maudit huissiers qui venants de voutre part nous enlevé sans pitié nos meubles et nous reduire a couché sur la terre lorsque javions pas d'arjean pre payer la taille, le dixain, le vingtieme, la capitation, les courvée et d'autre mangerie en fin quand on a pas d'argent on ne peut pas en bailler mais cetoit égal ils en vouliant tout de même et y saviant ben souvant pre six franc que je leur devions nous enlever pre dix bons ecus de meubles et lorsqu'il les aviant vendut y ne nous remettiant jamais ren y disiant que cetoit consumé en frais.

Plus noutre bon Roy je nosions pas apres avoir ben travaillé a ramasser quelques petite danrée les aller vendre a la ville ny même a la campagne sans aller demander dabort ine permission sur dau papié marqué a des messieux et pour cela falait trejou leur bailler de largeant car sy je vendions ine barique de vin tant seulement a noutre voisin sans les prevenir et les payer tout de suite une armée de coumis quil appellant des grapeaux de cave tombiant sur nous autres, saïssiant le vin, les beaux, la charette et le tout confixé a voutre profit disiant il, mais malpeste nous lavions jamais croyut y faut convenir noutre bon Roy que ce fait de ben mechant espece de gens que ces gens la quils appellant des maltoutiers (), ca démon ne dort point, ca vous veille neut et jour vous ne pouvez pas prendre en paix une miserable prize de tabat, pas mettre ine goullée de sau au pot, pas vendre ine peinte de vin sans les prevenir et trejou payer, sans quoy alte la coquin de la part du Roy, au galere et tout ton ben predu pour toy.*

Creyer vous noutre bon Roy que tout tieu est ben amusant cest impossible que vous ayé peu ordonner des choze coume ca cest trop vilain et trop affligent pour que ce ait été ordonné par in Roy et surtout in bon Roy comme vous.

Je savions noutre bon maitre que je devons payer des imposition cest trop juste et je nous en faisons in devoir sacré puisque vous entretenez ine grande partie de vos sujets pour conserver nos pocessions et pour rosser messieurs les Anglais quand ils voulant venir nous chagriner mais noutre bon roy permettez nous de vous expliquer et de vous ouvrir noutre cœur tout a fait in seule taxe imposée sur tout les biens de vos sujets sans excetion ci pour quoy des exentions noutre bon maitre, (quand faut vreser du sang pre votre service ne reculons pas plus que les nobles) ine seule tax disons je ne vous baillere elle par un revenu ben plus certain et plus considerable que ceux sortes dimpositures ou sont employés vingt mille sous sues a les recevoir et a chagriner vos enfans les plus attachés, car vous etes noutre pere et je vous regardons ben coume ca ole oui je le repetons qui etés vingt mille sans sues mangant ben mais de la moitié de voutre revenu avant qui soit rendu dans voutre cabinet.

Je vous en dirions ben davantage sy javions de lesprit assé pre vous expliqué plus clairement mais noutre patois que vous ne scavé point sans doute parlé parce que vous nêtes jamais venu a cougnat ny a St trojan pouroit vous enuyer de maniere noutre bon Roy que jalons achevé noutre lettre apres cependant que je vous aurons encore dit (car je ne vous lassons pouit sur cet article) que je vous sommes fidelle, que je vous aimons de tout noutre cœur et que jattendons avec ben de la confidanse dau soulagement de voutre persoune, alors noutre bon Roy le courage renaitra premy nous autres nos champs en seront mieux labouré ils nous baillerant plus de revenu je payerons gagement ce que vous nous avez imposé, nos enfant ce marirant car noutre bon Roy la misere est sy grande qui ne voulant plus entendre parlé de mariage, au faut pretant ben se marier pre donner des soudars à vos Regimant et pre avé des labourours oui nos enfant se marirant, je chanterons a leurs nôces vos louanges et coume disait voutre respectable et aimable grand pere le bon roy henry quatre je mettrons la pouille au pot mais par grace noutre bon Maitre purgé voutre Royaume de ces maudits maltoutiers () et sy o falait absolument en conserver fasés les placer tout autour de voutre Royaume afin que je puissions aller et venir tranquillement dans linterieur de voutre dépendanse.*

*Comme je ne savons pas noutre bon roy assé ben les usages dont il faut usé pour faire parvenir jusqu'à vous la lettre que josons vous ecrire javons pancé que je pourrions dabort ladressé au vertueux ministre que le ciel vous a baillé oui y disant quau lait in present dau ciel et dont lenon est connut et écrit jusque dans nos village (Monsieur Neker *) jesperons dont que le respectable houme pour que je prions dieux soir et matint pour la conservation de ces jours voudra ben vous la remettre en main propre et que daignere noutre bon roy nous pardouné la de noutre ardiessse et de noutre mauvais estil et de noutre boune intantion.*

A St trojan pres Cougnat en Saintonge le 15 mars 1789.

Signé Jean Saboureau faisant pretout le monde sindic ».

(1) Il s'agit de l'abbé Philippe Maufras, curé de la paroisse de 1785 à 1791, et qui s'investira dans les événements révolutionnaires, puisqu'il deviendra membre du conseil général de la commune dès 1792 ayant prêté tous les serments exigés).

La lettre ne parvint jamais au Roi, ni à son ministre monsieur Necker, elle finit sa course à la communed'Aytré (Sinon le cours de la Révolution française en aurait peut-être été bien modifié ?).

Jean Sabouraud et ses paroissiens attendirent probablement en vain la réponse En attendant il eut à gérer de nombreuses crises.

D'abord en juin 1789, la cherté et la rareté des farines à pain, qui amène un climat de mécontentement profond.

A Paris les événements s'accélérent :

- 5 mai - ouverture des Etats Généraux à Versailles.
- 9 juillet - les députés se constituent Assemblée Constituante.
- 14 juillet - Prise de la Bastille.
- 29 juillet - la « Grande Peur » touche Cognac et sa région.

- 4 août - abolition des privilèges et du régime féodal.
- 26 août - Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

Le même jour à Cognac a lieu la réunion des syndicats des communes de la Sénéchaussée afin de constituer la « milice nationale ». Ceci sera effectif le dimanche 2 septembre. Les différentes compagnies, dont celles de Boutiers et Saint-Trojan, défilent alors à 7 heures du matin à Cognac. Ce sont les notables qui ont en partie effectué les choix et procédé aux nominations : commandant, capitaine, lieutenant, sous-lieutenant, etc Cognac est divisé en 6 districts - Gensac, Bourg-Charente, Saint-Brice, Saint-Trojan, Boutiers et l'enclave de Chassors figurent ensemble.

C'est à l'issue de la messe du dimanche, devant la grande porte d'entrée, que Saint-Trojan met sur pied les membres de sa milice.



Façade de l'église de Saint-Trojan.

Jean Sabouraud, homme sage et courageux, n'en verra guère plus, puisqu'il s'éteint dans son petit village le 9 septembre 1789, à l'âge, de 48 ans.

Il laissait la place à un nouveau monde, plein de promesses et de désillusions. Son temps avait vécu, les syndics des paroisses allaient bientôt s'effacer devant les maires des communes.

Les hommes, manants, bourgeois ou aristocrates étaient devenus en cette année charnière de 1789 des citoyens.



Fuie de l'ancien château seigneurial de Saint-Trojan.

(*) **Syndic** : Homme chargé d'agir au nom d'une communauté, de prendre soin de ses affaires, de répondre pour elle. Les communautés rurales - dans le cadre d'un village et de son territoire propre - qui n'avaient point de maire, ni de municipalités, éalisaient un représentant, un agent - le syndic. Ils étaient nommés sans règle fixe, au hasard des habitudes, parfois se perpétuant dans leurs fonctions, plutôt malgré eux d'ailleurs, car elles n'avaient rien d'enviable ni de profitable. Ces mandataires des paroisses étaient élus dans l'assemblée générale des habitants qui se tenait le dimanche à l'issue de la messe paroissiale.

L'opinion tenait souvent le syndic, tout comme les collecteurs, en médiocre estime.

Il y avait dans ces assemblées beaucoup de désordre, de confusion, d'inintelligence ou d'indifférence.

Ces assemblées se réunissaient sur convocation du syndic, ou sur l'injonction du subdélégué de l'Intendant ou des officiers de l'Election (10 habitants suffisaient pour que les délibérations fussent valables).

Le syndic est chargé de défendre les intérêts de la communauté, et d'agir en justice pour son compte. On y entrait en payant un droit "d'entrée".

Le symbole le plus visible est l'assemblée des habitants, qui organise la vie du groupe :

Là sont réunis les chefs de famille (qui peuvent déléguer une partie de leurs pouvoirs).

L'assemblée élabore les règlements de police rurale, nomme des forestiers, des gardes et maîtres d'école, collecteurs ...elle se donne la tâche de maintenir les droits et servitudes de la collectivité, respect des règles (patûre des animaux) justice des communaux (ensemble de biens, friches, landes, buissons, herbage, marais, forêts ...).

Parfois l'assemblée participe à la justice, mais elle reste toujours subordonnée à celle du seigneur.

Les procès-verbaux des assemblées devaient être certifiés par devant notaire.

(*) **Maltôtier**

Agent chargé du recouvrement de la maltôte, plus généralement de l'impôt.

Tout impôt levé indûment et injustement. Si les finances diminuaient, on augmentait les dîmes, tailles, corvées, aides, subsides, séquestres, maltôtes et gabelles.

(*) **Necker.**

(o Genève 30.09.1732 + Coppet 9.04.1804)

Banquier genevois établi à Paris.

Directeur général des Finances de 1777 à 1781, il s'efforce de remettre de l'ordre dans le gouffre budgétaire, mais il est renvoyé pour avoir critiqué les dépenses excessives et les gaspillages de la Cour.

Le 25 août 1788, le roi lui confie à nouveau les mêmes fonctions afin de ramener la confiance et d'éviter la banqueroute menaçante.

Necker impose au roi la convocation des états généraux. Il escompte un redressement de la collaboration du roi et des élus de la nation. Sans guère de résultats, le roi le congédie le 11 juillet 1789, ce qui provoque l'insurrection parisienne.

Rappelé le 29 juillet, il reste à la tête du gouvernement jusqu'au 8 septembre 1790.

Il échoue et retourne en Suisse.



Notre Bon Roy et notre Bon maistre

Je ne sçay si je m'en pourrais pas faire et malgré que je
 ne vous pas pour in dené desprit Je prenons la liberté
 de vous écrire parce que Je venons d'apprendre avec
 de la Joye que vous avez permis à tous vos Bons et
 fidelle Sujet de vous marquer leur Condoléance sur
 Les abusements a reformé dans votre Roy comme et sur
 les combinations a prendre pour remettre le tout. Sur un
 Bon grand Monieur, notre Curé qui est un si bon
 homme a ce qu'il dit, mais qui est son distrait, nous dist
 Dimanche apres vespres, au lieu de nous ou avé dit avant
 la messe comme ce det de faire mes. Enfant. dieu soit
 Bient olat in Grand remu, ménage en France, notre
 Bon Roy veut soulager de misere tout son pauvre
 peuple, quelque bonnes amie by avant Raconté que les
 laborieuses Etant dans in Etat a faire jette, Il a son
 Et son Samuel a quelle nouvelle + Parce qu'il est Bon
 humain et Bon compatibulaire et Il a fait ordonné
 par son homme d'affaire qui se passe de caroside et tout le

Les Coustillac

Jean-Bernard Papi

Il est des gens qui attirent le malheur comme le sel attire l'eau. Ils basculent d'un état à peine supportable dans une infortune pire encore avec le sentiment, sans cesse vérifié, de n'y être pour rien. Ce fut le cas des Coustillac, vraiment des modèles du genre. Nous étions au lendemain de la seconde guerre mondiale et ils étaient nos voisins, dans une petite rue pas loin de la grande plage, à Royan. Seul après l'école, mes parents travaillaient durs jusqu'à tard le soir, j'avais pris l'habitude d'attendre l'heure de les retrouver dans la boutique des Coustillac. Raymond et Antoinette Coustillac, tenaient, avec un commis boiteux, un salon de coiffure pour hommes dans un édicule de planches, réputé provisoire, installé sur le sable, à deux pas de la mer.

Ils n'étaient plus très jeunes, n'avaient pas d'enfant, et se proclamaient pauvres. Ce qui était vérifiable puisqu'ils « ne joignaient pas les deux bouts ». Il n'en avait pas toujours été ainsi et, avant la guerre, ils avaient été riches au point de posséder un vélo tandem. À cette époque ils étaient aussi propriétaires d'un salon de coiffure chic au rez-de-chaussée d'un immeuble de trois étages en pierre, au bord du front de mer. C'était, paraît-il, un salon magnifique avec des boiseries d'acajou moulurées et des glaces dorées à biseaux. Il y avait aussi des fauteuils de velours rouge dans lesquels le derrière des clients s'enfonçait si moelleusement que certains s'y endormaient. La notoriété du salon était telle que le premier adjoint du maire venait y faire tailler sa barbiche tous les dimanches matin. En ce temps on disait que si Raymond était le roi du rasoir, Antoinette, qui massait si suavement le crâne, était l'impératrice incontestée du shampooing.

Hélas, un après-midi de janvier 1945, une bombe anglaise de mille livres, destinée aux troupes allemandes, dévia de sa trajectoire et vint pulvériser l'immeuble et son salon de coiffure, vide par chance. Sortis de leur cave quelques instants plus tard, les Coustillac se répandirent en imprécations contre les alliés anglais et américains. Communistes convaincus, ils virent dans cette bombe l'exemple même de la nature funeste du capitalisme aveugle et anglo-saxon, et leur foi en fut renforcée.

La municipalité, après avoir barricadé d'une solide palissade les décombres de l'immeuble, fit donc édifier quelques mois plus tard, une fois les derniers allemands partis, sur la plage voisine la cabane de bois dans laquelle notre coiffeur s'installa. Provisoirement, répétait-on à l'envi. Il le meubla de ce qu'il put récupérer sous les gravats et acheter chez les brocanteurs. Les années passèrent. Les murs de la cabane perdirent leur peinture et prirent des teintes verdâtres, le toit en tôles se couvrit de mousse, la porte se mit à geindre d'un cri semblable à celui du nourrisson. Le remboursement des dommages de guerre trainait et les Coustillac dépensaient beaucoup d'argent en correspondances auprès du ministère de la reconstruction. On leur répondait qu'il fallait attendre.

Je suivais, comme tout le monde, la progression du dossier. C'était devenu l'affaire de tous les clients et Raymond nous lisait les réponses officielles empanachées de cabriolantes signatures. Chacun de son côté apportait un complément d'information en signalant les chantiers qui s'ouvraient dans la ville. À en croire certains, ce n'était plus qu'une question de semaines. On commençait à rebâtir dans le quartier de la gare...

Pourtant, tel quel, ce salon de coiffure me plaisait jusqu'au ravissement car il y flottait une délicate odeur de lotion à la fougère qui ensorcelait les narines.

Les conversations à mi-voix qui bourdonnaient d'un fauteuil à l'autre, par-dessus le cliquetis des ciseaux et le ronflement de la tondeuse électrique, me donnaient le sentiment d'être situé au cœur de la pensée philosophique la plus éminente. Car ici, quand on ne discourait pas de la reconstruction on débattait de politique.

Après l'école, je tendais d'abord ma joue au commis, le plus près de la porte, un boiteux sautillant, perpétuellement échauffé et énervé par ses opinions radicales et tyranniques. Coustillac m'embrassait sur le front puis me prenait à témoin et m'invitait à trancher dans les débats en cours. Il possédait une voix de basse enrichie d'un accent périgourdin, où les "r" roulaient comme du gravier précipité hors d'un camion-benne. Ces discussions tournaient toujours autour de l'Union Soviétique et des réalisations grandioses qu'elle produisait à la pelle, dans tous les domaines, sous la houlette bienveillante du camarade Staline.

Antoinette trônait derrière une caisse monumentale, coincée au fond du salon, entre un mur et des étagères où s'alignaient les lotions, les shampooings et les flacons jaunes et bleus de la brillantine Roja. Cette caisse était décorée de panneaux représentant des Vénus alanguies et dévêtues qui regardaient voler des angelots aux fesses roses. Le meuble provenait d'une maison close sise près du château d'eau, écrasée, elle aussi, sous les bombes anglaises, le jour du terrible bombardement. Ces peintures gracieuses portaient quelquefois les clients à la rêverie et le commis, célibataire, évoquait alors madame Yolande, qui, depuis ce mirador, surveillait et dirigeait ses filles.

Juchée sur ce monument, Antoinette m'intimidait et quand elle en descendait pour m'embrasser, en montrant ses mollets enveloppés de bande Velpeau, je rougissais. Elle me donnait ensuite un bonbon après quoi, je me hissais sur une banquette de moleskine pour savourer la seule lecture permise dans ces lieux, celle du journal "L'Humanité". Chacun avait à cœur de me commenter les passages importants. Coustillac voyait en moi un futur Maurice Thorez et déjà un parfait pionnier, un vrai Komsomol. J'étais digne selon lui de figurer au panthéon du socialisme au côté de Piétri Morossov, héros numéro un de l'union Soviétique pour avoir à 12 ans, dénoncé son père, ami des koulaks, cela sans barguigner. Et sans remords.

J'étais flatté de tant d'attentions et m'efforçais de tenir à mon tour des discours dialectiquement convaincants. J'écoutais aussi, pieusement, les imprécations lancées contre le Ministère de la reconstruction que je me promettais, in petto, de faire flamber au cocktail Molotov, le moment venu.

Il est vrai qu'il devenait urgent de remplacer la boutique. Sous les pas, le plancher branlait comme un dentier de centenaire. Les murs vibraient sans cause apparente, probablement l'effet de la marée. L'eau arrivait en crachotant dans les lavabos fêlés et ébréchés. Le mécanisme élévateur des fauteuils avait pris un jeu si excessif que les sièges chaviraient parfois sans raison, projetant leur occupant au sol dans un couinement inconvenant. Les bouilloires rongées par le calcaire fuyaient et les plats à barbe cabossés perdaient leur nickelage en longues épiluchures. Une installation neuve s'imposait si l'on ne voulait pas recevoir la boutique sur la tête.

On supputa l'affaire faite à Noël ou pour le début de l'année prochaine. La dernière lettre du Ministère de la Reconstruction le laissait supposer, si l'on savait lire entre les lignes. Une information confidentielle avancée par un proche du préfet, nous rendit radieux.

Puis on constata que l'informateur s'était trompé et l'on parla de déménager pour Pâques, ouvrir après les grandes vacances ... Coustillac passait par des phases d'espoir et de désespoir durant lesquelles il menaçait de se pendre à ce qui restait de l'enseigne.

Un matin, le plancher céda sous le poids du commis qui se rompit sa meilleure jambe. Antoinette en fut si affectée qu'elle garda le lit toute une semaine. Raymond avait les yeux rouges et humides quand je le vis au soir de l'accident. Deux semaines plus tard, la porte s'arracha de ses gonds un jour de grand vent et emporta Antoinette à peine remise. Puis le commis revint, plus boiteux, et plus enragé qu'avant.

Malgré tout, la vie aurait pu continuer encore ainsi, rendue supportable par l'espoir d'une révolution prolétarienne imminente qui devait accélérer le remboursement des dommages de guerre. Mais il survint une catastrophe aussi imprévisible et mille fois plus cruelle que l'abject, et inutile, bombardement. Elle se produisit le 5 mars 1953, c'était un jeudi et je n'avais pas classe.

Ce matin là, assis près du gros poêle à charbon, sous le regard attendri d'Antoinette, je rêvassais en regardant, une fois de plus, les Vénus faire leurs galipettes. J'avais lu "L'Humanité" du titre à la dernière ligne et commenté les articles avec Raymond et le commis. Plusieurs fois Antoinette avait soupiré sur la cherté de la vie et entraîné le chœur des clients. Quelqu'un avait même demandé où en était la reconstruction. Dehors la pluie fouettait les planches comme des volées de petits plombs et le commis, de temps en temps, allait vider le seau qui recueillait le filet d'eau qui coulait d'un montant de fenêtre. Il faisait sombre et Antoinette avait allumé les trois ampoules jaunâtres qui pendaient au plafond.

Soudain, la porte s'ouvrit avec force. Elle cogna contre le chambranle en faisant vibrer la bicoque comme de grosses castagnettes. Les ampoules oscillèrent vivement, créant un monde d'ombres chinoises sur les murs et sur les réclames du savon Cadum et du Bio-Dop. C'était Thomas, l'ouvrier charbonnier, un enragé révolutionnaire s'il en fut. Il était trempé de pluie, rouge d'énervement et si ému qu'il avait du mal à tenir son équilibre. Il avait pas mal bu aussi.

– Staline est mort, parvint-il à articuler en mâchouillant dans le vide.

Le silence se fit. Il fut si dense et si palpable qu'il me sembla que l'air se changeait en glace. Les ciseaux

restèrent suspendus dans le vide.

L'odeur de la lotion à la fougère rentra dans son flacon. Seule la pluie continua de frapper les planches comme une mitraille indifférente. Un client fit répéter. Raymond demanda la même chose d'une toute petite voix. Le commis, solennel comme un procureur, enjoignit à Thomas de le jurer sur la tête de ses cinq gosses.

Quand on fut bien certain de la nouvelle, les sanglots éclatèrent. Antoinette démarra, bruyamment, avec des hennissements de jument en gésine. Puis les hommes suivirent, sans retenue avec des reniflements, des toux catarrheuses et des bruits de pompe qui se désamorça. Au milieu de cette cacophonie la voix stridente d'Antoinette gémissait : "Mais, qu'est-ce qu'on va devenir maintenant ? Qu'est-ce qu'on va devenir ?"...

Cet événement, contraire à toutes les prévisions du Parti et au sens normal de l'Histoire qui veut que les héros, comme les dieux, soient éternels, ébranla la raison des Coustillac. Raymond devint sombre et déroutant. Il marmonnait, pour lui seul, des "putains" et des "congs", en brandissant son rasoir autour de la gorge des clients muets d'effroi. Antoinette, du haut de son siège, se mettait à rire brusquement et sans raison. Elle s'habilla comme une romanichelle, de haillons criards et de camisoles excentriques. Parfois même, comme prise d'inspiration, elle sautait de son tabouret pour esquisser un pas de danse espagnole. Tout cela effrayait les clients. Et je n'étais pas rassuré non plus.

Il était clair aussi, que les Coustillac désormais ne croyaient plus en rien. Ils ne lisaient plus "L'Humanité" et finirent même par oublier de l'acheter puis le commis trouva une place chez un patron plus calme. Alors de désespoir Raymond se mit à boire. On le vit, chez Brunet, le café de la rue De la poste, en compagnie de Thomas, consommant des Suze-cassis à en rouler par terre. Un soir d'hiver, il fut heurté par un autobus et mourut en trois jours. Au nouvel an, un court-circuit électrique mit le feu au salon qui brûla en dix minutes.

Vaincue, Antoinette se coucha puis mourut à son tour. On l'enterra le lendemain du jour solennel où l'adjoint au maire qui possédait une bien jolie barbiche, posa enfin la première pierre d'un bel immeuble de trois étages à deux pas du Front de Mer. Le salon de coiffure tout neuf au nom des Coustillac, installé au rez-de-chaussée, resta longtemps fermé. Jusqu'à ce que je termine mon apprentissage et que j'y emménage avec un commis.

Libeurté, ma boune émie Pierre Bruneaud (Le Chéti)

Libeurté, feuille et mère de tous no maux,
Tu saques le monde en in batiâ branlant ...
Libeurté, toé tu n'es ps sans baliviâs,
Tu ripes tes bots, les zeuils feurmés,
Avour, se cartagent le cial et la terre ...
Ton sang ébouille les quotures de thielle règhe,
Des coutumes nous fait accreire à l'impossibye,
Libeurté toé seule coures les vleine pu vite que l' temps
Dépeu l' début dau Monde, tu as l'horizon peur drapiâ,
Sans eite à peursoune, tu nous appartins

Et ne choésir que la jhjustice ou l' parjhure ...
Ol est toé qui ghide thiellés-là qui leutant
Jhusqu'à te peurde ... Libeurté.
Jhe sons souvent enfarjhés à la ripouze de nos çartitudes
Jhamais, jh' pouvons t'avoère compiétement
Tu sembyes cruchetée sus la basthiule dau temps ...
Les enfarjhés d'hier devenant vite des câlins ...
Libeurté, libeurté, que de teites copées en ton nom !
Jh' t'adorons, mais jh' devons fare étention
Ne nous thitte point cheire ... fasons noute résolution
Seugons teurjhou la même rèjhe ... espoèr ...

A propos de ... Maît' Piârre

Du décès de Fernand Porcheron

J'ai reçu de son fils Jean-Yves les précisions suivantes :

« Je tiens à vous remercier pour l'article que vous avez consacré à mon père dans le boutillon n° 44. Mon père s'est en effet investi pour faire la promotion du patois saintongeais. Il a mis en scène et il a joué dans plusieurs spectacles, mais il a aussi écrit des textes dont certains sont joués par mon frère Dominique, mais pas uniquement. Il a aussi écrit avec un groupe de copains un lexique en patois saintongeais.

Son maître était incontestablement Goulebenéze. Mon père s'est beaucoup investi pour la collectivité. Une fois son mandat d'élu terminé, il a fait revivre l'association « Les Loisirs du Village » et il a organisé de nombreuses fêtes, comme la rencontre des anciens élèves de l'école communale, la cuisine de cochon à l'ancienne, la fête des anciens métiers, les noces villageoises, et la foire aux ânes qui existe toujours à Haimps.

Lorsque vous l'avez connu, il était âgé, mais précédemment, il débordait d'énergie.

Encore une fois, merci pour votre attention ».

De Guy Noël

Dans le numéro précédent du Boutillon, j'avais mis un poème signé Guy Noël, en demandant qui se cachait sous ce pseudonyme. Personne n'a trouvé, à part Jean-Michel Hermans, mais il n'a aucun mérite, car Guy Noël figure dans sa « Bibliographie ».

Et bien il s'agit de Charly Grenon (Maît' Gueurnon).

Voici ce que Charly ajoute pour sa défense.

« Qui a écrit ce poème ? Vous, vous l'avez identifié, chéti drôle ! En réalité, j'ai très peu écrit sous ce pseudonyme qui n'en est pas vraiment un.

Petite explication. Quand j'hétions quenailles, et que j'h'bibions le sang de ma pauvre maman, pace que j'h' savions pas quoué fare, la pauvre femme nous disait : Faisez don in livre, vu que j'h'aimions bin émolé (écrire), en lettres d'imprimerie, mon cousin jharmain Guy Noël et moué.

A nous donnait vingt sous, et j'h'allions qu'ri (chercher) chein la Mère Denis (pas thielle de la rékiamé à la teulé), l'ine des épicières de Ste Gemme, in p'tit canepin et n'on fazait in livre, chaqu' d'in su in sujhet d' son choué.

J'h'avons fait, d' minme, des histouères de France, des géographies, des recueils de nouvelles, inspirés de thieu qu' j'h'apeurnions à l'école. Mais ol était pas en patois.

A la Libération, nous avons également fait des journaux. Moi j'avais fondé « Le Saint-Gemmais libéré » et un autre qui s'appelait « Le petit Bellecroisien », ou quelque chose comme ça.

Mon cousin (in franghin putout, vu qu' j'h'avons été élevés ensemb'ye), avait un faible pour la versification, mais en français.

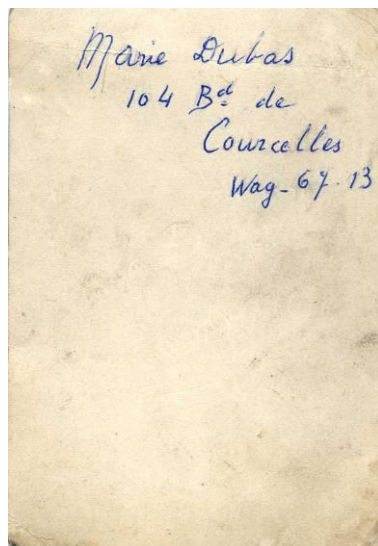
Il en fit un recueil, dont « L'écolier » et d'autres comme « Les quatre saisons », également publiés dans « Le Subiet » par mes soins, et que je fis déclamer plus tard par Pouzy, à un Congrès de la Sefco à Saint-Jhean d'Angélique, sous l'œil attendri de Benurâ, qui zi tenait l'ouillette (le micro).

Puis, en hommage au vrai Guy Noël, j'ai signé dans le Subiet d'autres articles, patois ou français, de mon crû, comme la présentation du premier bouquin de Raymond Doussinet, sous le châfre Guy Noël, notamment afin qu'il n'y ait pas que du Gueurnon ou du Charly Grenon dans les colonnes de thieu jhörnau.

Toujours pour le Subiet de Jean Daviaud, j'avais mis en patois, à partir d'un de mes « livres » de prime jeunesse et actualisé, une « Histouère de France en enseignement libre non subventionné par l'Induque Natiounale ». C'était au moment de l'application des lois Marie et Baranger. Je l'ai fait « feuilletonner » plus tard dans Le Subiet de la Sefco, où elle obtint du succès auprès des nombreux instits membres de la Société.

Quant à Guy Noël Grenon (le vrai, longtemps membre de la Sefco), il est de deux ans mon aîné. Resté célibataire, il eut une vie extrêmement active, a visité à peu près tous les pays du monde, et est pensionnaire, depuis plusieurs mois, de la Maison de retraite médicalisée « L'Ombrière » de Saint-Jean d'Angle ».

Qui est Marie Dubas ? Maît' Piârre



En fouillant dans les archives léguées par mon grand-père Goulebenéze, j'ai trouvé cette photo dédicacée de Marie Dubas : « Au sympathique barde charentais Goulebenéze, avec ma très vive sympathie ». Au dos de la photo, son adresse, 104 boulevard de Courcelles (Paris), et son téléphone.

Sur internet, on trouve une foule de renseignements sur cette chanteuse oubliée, qui connut beaucoup de succès : Cliquez : [Marie Dubas](#)

Elle naquit en 1894, dix-sept ans après Goulebenéze, et fut une chanteuse d'opérette et également une chanteuse populaire.

C'est elle qui créa la chanson « Mon légionnaire », reprise ensuite par Édith Piaf.

Je suppose que c'est au cours de ses tournées avec les chansonniers de Montmartre que Goulebenéze fit sa connaissance. La photo paraît datée de 1946.

Goguets et goguettes Maît' Gueurnon

Un jour, alors que je discutais avec mon ami René Ribéraud au sujet du patois saintongeais, il en vint à parler des goguets qui, pour lui, étaient des petits coqs. Ne connaissant pas cette expression, j'ai interrogé celui que j'appelle « la mémoire de Saintonge », Charly Grenon.

Maît' Piârre

Goguets et goguettes, pour désigner les coqs et poules naines, ne sont que des corruptions de coquets et coquettes dans les contrées dont le vocabulaire durcit le son « keu ». A ma connaissance, ces mots ne figurent dans aucun glossaire ancien. On envisage d'entrée le secteur de Barbezieux-Jonzac, où notre « thieû » du cœur de Saintonge devient « queû » : *torche la goule à queû peurot, car il aime le mijhot.*

Plusieurs pages du « Musset », à la lettre « Q », donnent de nombreux termes autres que démonstratifs marqués par cette prononciation ancienne, tous extraits du Manuscrit de Pons, affectés du même durcissement, et qui a vieilli davantage que nos « thieû », « thièle », thielés » etc.

Mais pas l'ombre d'un goguet, d'une goguette.

A Chaillevette, on appelle ces petites volailles « quiquizes » ou « quizettes », probables diminutifs de marquises ou marquissettes, bien que l'on puisse penser également à une sorte de redoublement de riquiqui, par allusion à leur petite taille. Mais je pencherais plutôt pour la première hypothèse.

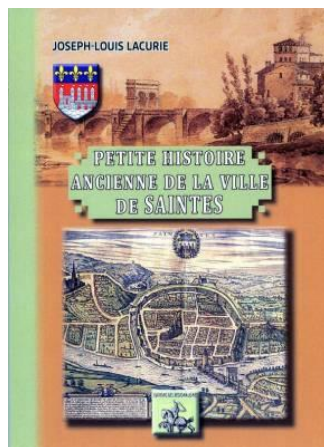
Ma grand-mère en avait une dans sa basse-cour, et parlait de ... la Nine (pourquoi ai-je mis une majuscule ? ...), et de son jholet, que mon grand-père appelait « Monsieur Ricouille ».

L'ensemble de la communauté familiale désignait sous le terme générique de « gribiche » (comme la sauce), ces volatiles d'espèce particulière.

Ainsi mon aïeul était dans l'erreur avec son « jholet », car un jholet est un jeune « jhaû » (coq) qui n'a pas atteint l'âge adulte, et donc sa capacité à « jhaler » les jhélines (les poules). Il ne restera pas nain.

Beau sujet de disserte, voyez-vous.

Des livres à vous conseiller Maît' Piârre



Petite histoire ancienne de la ville de Saintes (Abbé Joseph-Louis Lacurie)

C'est une excellente idée d'avoir repris cette monographie historique de la ville de Saintes. Victor-Auguste-Scipion-Joseph-Louis Lacurie, dit Auguste, naquit à Pons en 1799 et mourut à Saintes en 1878.

Ordonné prêtre en 1822, il fut vicaire de l'église St Eutrope à Saintes, dont il fit dégager la crypte, il fut nommé curé dans plusieurs communes du département, puis chanoine honoraire à La Rochelle. Au grand Séminaire de La Rochelle, il enseigna l'Hébreu. Au collège de Saintes, dont il fut l'aumônier, il professa la Philosophie.

Passionné d'archéologie, il parcourut la Saintonge à la recherche de vestiges romains. Il est à l'origine du Musée archéologique, et a participé au sauvetage des arènes de la ville.

Cet ouvrage réédité raconte l'évolution de cité des Santons, depuis ses origines jusqu'à la veille de la Révolution. Passionnant.

Petite histoire ancienne de la ville de Saintes, par Joseph-Louis Lacurie, éditions du régionalisme à Cressé. 179 pages, 15,50 euros.

Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, ou la fidélité à l'Empereur (François Pairault)

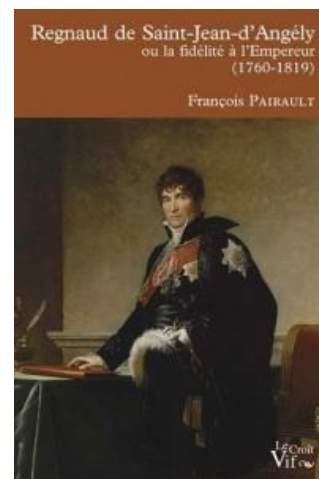
Ceux qui vivent à Saint-Jean d'Angély ou dans les environs, connaissent la statue de Michel Regnaud, qui trône sur la grande place, en face de l'Hôtel de ville. Cet excellent ouvrage de François Pairault, professeur agrégé d'histoire au lycée Guez de Balzac à Angoulême, retrace la vie de cet homme qui connut son heure de gloire sous la Révolution et l'Empire.

D'abord négociant puis avocat, il fut élu député du Tiers État du baillage de Saint-Jean d'Angély, et se rendit à Versailles, où ses interventions furent remarquées. Excellent orateur, il s'accrocha même avec Mirabeau sur certains aspects de la négociation.

Puis il emboîta les pas de Napoléon. Il avait la confiance de l'Empereur, qui l'anoblit. Marié à une jolie femme, Laure de Bonneuil, il donna de grandes réceptions dans sa propriété de l'Isle Adam. Il fut l'un des rédacteurs du Code civil.

Nos lecteurs férus d'histoire régionale devraient être intéressés par ce livre, qui se lit comme un roman.

Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, ou la fidélité à l'Empereur par François Pairault, éditions du Croît vif. 359 pages, 22 euros. Pour commander : [Croît vif](#)



De qui est cette histoire ?

Jean-Michel Hermans m'a envoyé ce texte, ma fois fort bien écrit en patois saintongeais, mais il ne sait pas quel en est l'auteur. Quelqu'un a-t-il une idée ?

Maït' Piârre

Gustin Chebinâ habite sus l'bord dau chemin, in p'tit avant Saint Canet sus Gassouil. Sa méson é-t-au fond d'la cour et n'on la vouet pas trop bin à cause dau tas d'fumier. Son jhardrin é d'l'aute coûté d'la route.

Oi é bin coumode peur sa malésie qu'a tout sous la main, d' pas éte d'obyighée de galoper ine tête de chou, d'la porée ou b' n'in brin d'peursille.

A c't'heure ol é c'mode otout peur les poules de Chebinâ qu'avant jhuste la route à traveuser peur aller dau tas d'fumier à n-ine pianche de salades.

Peur leû z'oppuser de tout mette à besat, i zou a renfeurmé avec dau treillis et il a-t-aquemodé in p'tit portillon thy vire sus n'in thiu d'bouteille, avec ine beurlière peur le patter.

Tout irait beun si Cestine, sa malésie, léssait pas teurjhou thieu portillon ouvart. Alors thieu paure malheureux a pus qu'a foute les poules au galop en s'ébrettant coume in peurdut :

- S'ol é pas-t-ine engheance dau yâbe ! Créyez-vous, tout d'minme, qu'o n'en faut d'la patience peur pas zou veusinguer avec dau grous piomb !

Et dans thieu moument peursoune peurrait açartener que, dans l'calâ d'Gustin, la chebinelle fait pas partie d'la grouée. Chebinâ se soulaghe le thieur coume i peut, pasqu'à la méson o faut pas z'y compter.

Sa beurgosse é si beun alossée qu'al a teurjhou l'darnier bet. O y'a biâ temps que thieu paure Gustin queneut qu'il a l'dret de s'taiser. Que l'cheun ou l'mistut (l'âne) ou b'encouère le jhar.... pouvant avouèr raison, à des cots, mais jhamais li !

Thielle matinée, Cestine z'y dessit :

- Aneut qu'ol é Dimanche, vas dont beucher ton jhardrin, o te r'pouera.

- Z'y vas, stit, o faut que jh'pianche de la porée et o s'rit b' temps-t-otout que jhe dounisse-t- ine façon à mes monghettes.

Sous l' balet, i peurnit ine beudoche et-n-in baquet, z'ou foutit sus soun épale et s'en allit dans son jhardrin.

Beun entendu, i teurvit le kion ouvart et les poules en train de miser les laitughes poumées. Ol en f'lait moins qu'thieu peur z'y biber les sangs.

La peutrasse l'empougnit ; i ramassit in chail grous coume son poing et les garochit tout à trat que s'o n'en avit jhoit ine, al arit beugnée, vous en raponds !

O n'fazit que les évolagher et a s'envolirant sus l' chemin.

Enfin tranquille, Gustin allit ramasser sa beudoche et coumencit a biner ine pianche de chicons poume en tarre. I v'nait jhuste de s'apercevoir qu'ine garce de fumerolle y'en avit copé deux pieds quand il entendit bromer ine atomobile thyi dévalait l'chemin à toute allure.

Et pis o s'mit à corner et a faire gricer ses freins mais ol oyut surtout in brut thyi z'y fazit deuser la tête !

Et que vouéyit-i ? ... In nuaghe de pieumes thyi ballait au vent !

I fuyit pas long à s'affuter. I sautissit sus l'chemin peur ramasser sa poule. Le chauffeur, li, avit arrêté in p'tit pus loin et s'avancit à c't'heure peur causer à Chebinâ.

Gustin poussait des ébrets coume s'i v'nait de r'cevouèr sa feuille d'impouitions, chaffrant thieu l'houme de p'tits noms thyi sont pas dans l'armanat . I t'nait thielle poule à bout de bras, en huchant :

- Ah ! Grand chétit ! Fumier d'lapin ! Artoupien dau yâbe !

- Excusez moi, mon ami, mais je n'ai pas pu l'éviter.

- S'ol é pas-t-ine pitié ! ine si belle volaille.... grasse à coper avec l'ong'ye (ol étit ine veille poule couasse seucheraude coume ine borde d' alouzâ) qu'o y'a tant d'mau à z'ou faire v'nit et qu'o coûte tant d'mounaie ... au marché d' Cognaat !!

- Je ne dis pas non, mais croyez moi je ne l'ai pas fait exprès.

Coume thieu Moncieû avit pas l'ar de voulouèr se dincider à comprendre, Chebinâ créyit qu'en l'haraudant ol irait mêu.

- N'en sait d'reun, grand maufazant ! Ol arit été in chrétien que vous l'ariez-t'ébeurné tout pareil ! Vouè

En entendant thieu compyiment, l'Moncieû coumencit à froncer les usses et à se ghendarmer.

- Dites-donc qu'est ce qu'elles faisaient vos poules, sur la route ?

Gustin se minfia d'avouèr peurcé trot avant et i répounit reun.

- Vous n'ignorez pas, sans doute, que vous n'avez pas le droit de laisser vaguer vos animaux sur la voie publique et, qu'en conséquence, vous êtes responsable des dégâts occasionnés à ma voiture.

Et coume Chebinâ à c't'heure se taisait, le subiet copé, pus raide qu'ine éstatue et t'nant teurjhou sa poule à bout d'bras, le Monsieû z'y dessit :

- Ah ! Vous voulez faire le malin !!! Eh bien vous allez voir ce qu'elle va vous coûter votre volaille !

Chebinâ, accabassé mais point démonté, duvrit sa main et la poule chéyit sus la sole.

- Ol é pas la meun ! ... stit.

J'ai également demandé à Maït' Gueurnon s'il connaissait l'auteur de cette histoire, et voici sa réponse :

« Hélas, je ne suis pas dans le secret des Dieux, et je ne vois pas qui peut avoir écrit le texte. En tout cas ce n'est pas mauvais du tout, pas mal tourné, et trempé d'un humour bin d' cheû nous.

Mon père connaissait, lui aussi, une histoire de poule écrasée par une auto. La vieille sort de chez elle, et taille un costume au conducteur qui, de bonne composition, s'excuse et propose à la bonne femme de lui payer sa poule.

Mais thielle veille veut faire monter l'enchère, pousse des hauts cris, hûche coume ine damnée, et n'est jamais d'accord quant au prix proposé, qui atteint des sommets.

- Pensez dont, Moncieu, braille-t-elle, ine poule de minme ! Jh'avis qu'a z'y passer la main sous la coue (la queue), et jh'avit in œut !

Alors, l'automobiliste, excédé :

- Et bin, mettez la dont sous la mienne, vous en aurez deux !

Et il repart en trombe, laissant la vieille décontenancée.

C'est évidemment plus rabelaisien ! ».

Des chétis drôles André Raix

Dans notre petit village, les distractions pour des enfants n'étaient pas nombreuses, mais comme tous les drôles, nous savions tirer parti de ce que l'environnement nous offrait.

Luxé était situé sur la ligne ferroviaire Paris-Bordeaux et possédait une gare qui était un arrêt pour les trains express entre Poitiers et Bordeaux. Pendant les années d'occupation les trains qui transportaient les matériels militaires ou les munitions, ainsi que les trains sanitaires, passaient par Luxé où ils faisaient escale avant de filer vers Angoulême et Bordeaux ou de remonter vers Poitiers, Tours, Orléans et Paris.

Nous avons souvent entendu mon père évoquer un épisode de la guerre en juin 1944 au cours duquel un convoi militaire avait été mitraillé par l'aviation canadienne et avait dû s'immobiliser avant la gare, à la hauteur de l'endroit où nous habitions. Inutile de dire que notre curiosité avait été piquée par ce récit. Près de chez nous, nous avions quatre bons copains de notre âge et nous faisons une bonne bande de chétis drôles qui trouvaient toujours de bonnes occasions de s'amuser à des jeux qui, souvent, nous valaient de petits ennuis.

Dans les années cinquante, on trouvait encore près de la ligne de chemin de fer des casques allemands, des masques à gaz dans leur étui, des ceinturons qui avaient été laissés là sans doute au moment où la petite garnison stationnée à Luxé battait en retraite.

Quand nous rentrions à la maison, fiers d'arborer un casque vert-de-gris, mon père nous disait : « Enlevez-moi ces saloperies, et que je ne les voie pas traîner ici. » Au cours d'une conversation avec un voisin, instituteur retraité, responsable de la cellule communiste locale et ancien Président du Comité de Libération du coin, nous avons entendu parler d'armes abandonnées par les Allemands dans un petit bois en bordure de la ligne de chemin de fer, que des résistants locaux avaient récupérées.

Cela nous avait donné l'idée d'aller fouiner dans ce bois, pensant que peut-être nous y trouverions de quoi jouer aux cow-boys et aux Indiens avec autre chose que des bouts de bois taillés en forme de revolvers. Nous avons eu beau explorer le bois et les palisses à l'entour, nous n'avions rien trouvé.

Un jeudi, un de nos copains vint nous trouver en nous demandant de le suivre, et surtout de ne rien dire à personne. Il nous emmena jusqu'à une petite cabane en pierre que les cantonniers qui travaillaient sur la voie utilisaient pour s'abriter et pour remiser leurs outils. Le cadenas qui fermait la porte n'étant pas verrouillé, nous avons rapidement investi la place. Il y faisait sombre, mais en laissant la porte ouverte, nous pûmes facilement faire un inventaire rapide de ce qu'il y avait dans la cabane : une vieille table avec deux chaises et plusieurs vieilles boîtes de conserve rouillées. Rien d'intéressant.

Tout à coup, mon frère appela un des copains. Il avait vu, dans la petite cheminée qui servait aux cantonniers pour se chauffer ou réchauffer leur gamelle, une petite caisse en bois qu'il n'avait eu aucune difficulté à ouvrir. Ils saisirent la caisse qui paraissait très lourde par ses poignées de corde et la posèrent sur la table. En examinant notre trésor, nous vîmes qu'il y avait une inscription en allemand, mais nous ne savions pas ce qu'elle signifiait. Sur le couvercle était peint un aigle blanc avec la croix gammée. Après un long conciliabule, mon frère dit :

« Eh ! Les gars, c'est des balles. C'est les Boches qui les ont laissées. »

Tout excités par cette trouvaille, nous décidâmes de nous les partager, mais il y en avait trop et nos poches n'auraient pas suffi pour les mettre toutes. Mon frère et le copain qui avait trouvé la caisse en prirent chacun quatre, et les autres en prirent deux. On remit la caisse dans la cheminée, nous promettant de revenir plus tard avec un sac pour prendre le reste des balles.

De retour à la maison, nous trouvâmes une planque pour notre trésor et mon frère qui savait que j'étais du genre bavard me fit promettre de ne rien dire sous peine de représailles terribles.

Je n'eus pas besoin de parler, nos copains s'en chargèrent. Probablement inquiets à la pensée que leur père pouvait découvrir leur secret, ils préférèrent libérer leur conscience et tout avouer. *A moué don ! L'orage aurait chet sus nout méson qu'o l'aurait pas fait mé de bru.* Le gros Raoul, le père de nos copains, déboule chez nous en jhbraillant coumme in beû :

« *Argadez donc ça que vos drôles avant trouvé. I l'en avant leus piennes poches et i z'en avant dounné aux meuns. Hureusement qu'i m'zou avant dit hier au souér. Vous drôles avant le diab' dans la piâ, y z'allant fére sauter le bazar avec toutes zeus balles. Et o l'est vous qui serez responsabye s'ol arrive in accident. O l'est pas possibye de fére des chouses de meime ! Quellés drôles sont à moitié fous, m'en doute !. O faut les fout' en pension chez les curés et qu'i n'en sortant pus jhamais ! En tout cas, moué, je m'en vas vouér le Garde et vous allez n'en entend'e causer ! »*

Ce qui fut dit fut fait. Quantin, le Garde Champêtre fut mis au courant, ainsi que Monsieur Petit, le Maire de l'époque. Rouchon, le Chef de la Brigade d'Aigre fut prévenu et il vint sur place avec un autre Gendarme pour nous interroger.

Nous avons dit ce que nous avons à dire, les gendarmes vinrent récupérer les munitions, le gros Raoul passa une bonne *étoupassée* à ses drôles, et mon frère et moi fûmes mis aux arrêts de rigueur pendant quinze jours. Mon père, ancien militaire, connaissait bien le Chef Rouchon, et les choses en restèrent là. *J'havons pas t'éété chez les Curés ni aux Enfants de Troupe, et j'havons pus jhamais entendu parler de quelle histouère.*

Noël Maixent continue à diffuser sur internet son petit journal
Relais d'information du Musée des Bujoliers de Saint Césaire :

La maison de la mérine

Le numéro 8 vient de paraître.

Pour le commander :

maison.merine@orange.fr

ou

noel.maixent@wanadoo.fr

Le **Musée des Bujoliers** se visite toute l'année sur R-V... Juillet et Août ouvert l'après-midi. (14h30 – 18 h)

Réservations : 05 46 91 98 11 et 06 65 56 92 18

Le coin des fines goules : l'omelette de la mère Grenon Maît' Gueurnon

Dans un ouvrage récompensé à l'occasion de l'Année des saveurs en Poitou-Charentes (1), j'ai osé affirmer que « l'omelette de la Mère Grenon était aussi renommée dans la région de Pont-l'Abbé que celle de la Mère Poulard sur le Mont Saint-Michel ! ». Mais je n'en ai pas donné la composition, ce livre n'étant pas un recueil de recettes.

Je vais donc révéler pour les lecteurs du Boutillon les secrets jusqu'alors bien gardés de ce mets dont ma grand-mère régalaient les clients de son auberge, parmi lesquels l'oncle d'un futur président de la République.

Pour situer géographiquement, précisons d'abord que l'établissement tenu par mes aïeux se trouvait en Saintonge, à une vingtaine de kilomètres de Saintes, Royan, Rochefort, Marennes, au village de La Belle-Croix, commune de Ste-Gemme, dans une contrée éminemment gastronomique (cagouilles, fruits de mer, jonchées, cognac, pineau...). Pont-l'Abbé, ancienne ville fortifiée, en constitue la bourgade la plus proche qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme breton. Le nôtre sur un ancien fjord mué en rivière (l'Arnoult) est un peu le jardin potager de cette région: ses riches terres d'alluvions produisent d'excellents légumes, dont la fameuse « mogette plate » (le haricot blanc demi-sec) si estimée par ici.

Un mets à géométrie variable

Augustin et Fanny, aubergistes dans ce pays de cocagne, étaient aussi maraîchers, élevaient lapins et volailles. Ils faisaient eux-mêmes tous les ingrédients traditionnels (en agrobiologie, dirions-nous aujourd'hui) de l'omelette : œufs de poules marandaises, ces gelines d'antan impossibles à gérer en aviculture industrielle, car elles ne s'accommodent que de céréales, d'herbe et de plein air (une association a le mérite d'en préserver l'espèce) ; oseille et autres végétaux, en particulier de saison comme l'aillet (ail vert de printemps), champignons, pointes d'asperges ... j'en passe et j'en oublie, car la spécialité de la mère Grenon consistait, suivant l'époque, en une omelette à géométrie variable !

C'était ce qu'il y avait dans la « motte » ou ce que le père Grenon ramenait de la chasse : davantage de cryptogames que de gibier, en général.

C'est dire que les nourritures terrestres du moment commandaient dans une large mesure l'inspiration de la cuisinière.

Le lait d'une vache à 5 pattes !

Naturellement, le processus de base était immuable : deux œufs roux de poules de Marans au jaune soutenu, par personne ; jaune et blanc séparés et battus à part à la fourchette, de sorte que le mets, une fois cuit, ne soit pas de texture trop compacte ; brouillage des deux éléments en troisième lieu dans une grande terrine ; ajouter un verre d'eau de source (en l'occurrence le puits du village) et un verre de lait de ... vache à cinq pattes, une exclusivité maison !

Cette dernière, nommée Rosa, était un authentique

phénomène que mes grands-parents exhibèrent autour de 1930, dans les foires, à la manière de Barnum bien que leur chapiteau ne soit pas le plus grand du monde puisqu'il s'agissait d'un "entresort" (2).

Cette préparation, précipitée dans une vaste poêle de beurre des Charentes brûlant, devait cuire à feu vif en introduisant constamment la fourchette jusqu'au fond du récipient pour "aérer" quelque peu la masse qu'il ne faut pas non plus laisser adhérer au bord. Avant que celle-ci ne soit solidifiée, ajouter la garniture préalablement préparée: fines herbes, pommes de terre, croûtons de pain de mie frits (au beurre), lardons rissolés (omelette paysanne) et "patates" (encore au beurre) sautées en tranches, ragoût de foies de volaille et champignons émincés (omelette chasseur), moules ou crevettes, pointes d'asperges, lard, jambon (omelette fermière), etc...

Une bonne salade de saison

Une fois la garniture choisie en place, faire sauter l'omelette comme une crêpe et la rouler prestement, mais soigneusement. Ce qui exige un sacré savoir-faire et une dextérité certaine. Bien entendu, ce type d'omelette ne se conçoit pas sans une bonne salade d'accompagnement, elle aussi de saison : chicon des Charentes (la laitue romaine), reine de mai, frisée aillée, doucette (mâche), scarole, batavia, chicorée de Bruxelles (l'endive), toujours assaisonnée à l'huile de noix avec cerneaux et au vinaigre de La Tremblade (tradition séculaire), sel d'Aunis (Ré) ou de Saintonge (Oleron, Nieulle-sur-Seudre).

Franco-canadien vivant à Québec, marié à une Jonzacaise, le diplomate honoraire Jean-Yves Grenon avait lancé l'idée, voici deux décennies, d'un rassemblement à Brouage autour d'une « omelette géante de la Mère Grenon ». Les circonstances n'ont pas permis tel événement et c'est bien dommage. Mais, quelque talent culinaire aidant, vous pouvez en tenter une réduction, avec les savoureuses petites moules des environs de Marennes. Oui, celles de la chanson...

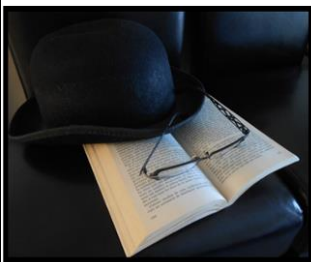


(1) « Saveurs des Mets... Saveur des mots... », édit. SEFCO, 1997.

(2) C'est d'ailleurs Émile Chavagnac, le tonton de Georges Pompidou, alors valeureux normalien, qui avait fourni le tivoli forain. Cet important marchand de toile auvergnat, approvisionnant régulièrement ses magasins de la région de Royan, faisait toujours une pause déjeuner à La Belle-Croix. Peu avant la guerre, mes grands-parents fermèrent leur auberge, mais Chavagnac continua d'y prendre ses repas, « en ami », assurant à Fanny que nulle part ailleurs il n'avait dégusté de si bonnes omelettes.

Les photos qui illustrent cet article sont extraites des Carnets d'identité de forains délivrés à Fanny et Augustin par la sous-préfecture de Saintes en 1931.

Les patoisants d'aût' fouès : Paulette Lhomme Cécile Négret



Pour honorer les anciens dans ce nouveau Boutillon, j'ai choisi de vous faire découvrir **Paulette Lhomme**, d'Aigrefeuille d'Aunis.

Maît' Guernon, que je salue amicalement pour son précieux témoignage, se souvient d'une femme modeste, discrète, dont les

textes pleins de saveur exprimaient de manière authentique toute la subtilité du tempérament propre au pays de Saintonge et d'Aunis.

De 1953 à 1970, **Paulette Lhomme** écrit pour le « Subiet » une soixantaine d'histoires, contes et légendes, en patois ou en français. Certaines de ces histoires mettent en scène « Anatole », un personnage dont les méthodes ne sont point dépourvues d'audace ! Publiée en 1958, l'aventure que je vais vous présenter est une véritable perle d'humour et de finesse. Il ne fait aucun doute que vous vous régalez des manœuvres de son héros, dont l'art et la manière de s'extraire d'une situation ardue mérite un sacré cot d' chapiâ !

Les malheurs d'Anatole : Ine éventure dans l'train

O y'avait éyut ine belle fête à La Rochelle. Anatole avait pas manqué d'y aller. Astheure, deux heures de la neut alliant sonner quand Anatole se crampounit à n'in wagon peur monter dans l'train qui s'n'allait d'vars Roch'fort. Dans l'compartiment, les vouéyagheurs dormiant teurtous. Dans n'in coin, in bounhomme ronfiait coume ine toupie. Ine beurgheouèse, maigre sèche, avec in grou pagner à coûté d'yelle éparé, la tête renvarsée, l'bet ouvart, faisait l'brut d'in moulin à café ébeurnant les grains. La veilleuse flambait et Anatole, sortant dau quai vour l'fasait grand quai, y vouéyait reun. L'avance tout chap'tit et in cahot dau train l'fait assouèr in p'tit pu vite que l'voudrait en face dau grous bounhomme. Le sent à thieu moument que l's'eit assis sus quieuque chouse que l'a accapit. In p'tit inquiet, le passe sa main sous ine fesse et s'épourantit :

— Bon Dieu d'bon Dieu ! In chapiâ ! M'en doute qu'o l'é l'chapiâ dau vieux... Et in m'lon, peur sûr, pusqu'o l'eit raide...

Anatole ouse pu grouiller d'crainte d'réveiller l'bounhomme. Le pense que si l'descend amprès Roch'fort o l'ira ben, mais si o l'é avant, l'en a chaud. L'a tout dépensé ses sous à la fête et l'en a pu. Et si l'vieux veut zi farre payer... L'en sue, l'thieur zi feurlasse, l'se tient raide, sans in mouv'ment.

A thiau moument, l'train s'arrête.

— Angoulins ! crient les empouéyés.

L'vieux s'rveille :

— Té, on approche !

Le s'étire, chârche autour de li :

— Vour que y'ai mis mon chapiâ ?

Le r'garde encouère, tâte, pis rallume l'actricité. La grande femme, arveillée d'in cot, le regarde fâre. Le bounhomme est tout émotiouné :

— Pensez, que l'dit, y'arrive d'ine noce et jh'avis mis mon m'lon sus la banquette.

La grande femme zi dit :

— L'a point étit volé, m'en doute, Moncieu a n'in calot et moué seux nu-tête !

Et a haussit les épales d'in ar soubré.

— Oh ! ghémit l'grous vieux.

Anatole zy dit :

— L'a p'tét' été oub'llié avant qu'vous montissiez ?

L'vieux soupire, r'prend ses r'cherches, r'garde dans l'filet, s'mettit à quate pattes, pis va dans l'collidor, interroge les autes... L'train ralentit :

— Chât'laillon ! crie l'empouéyé.

La vieille sèche descend sans rin dire, l'bounhomme la seugue, marmounant, jhurant, passant d'in ar désespéré sa main sus son crâne chauve. L'train se r'met douc'ment en marche. Alors, Anatole s'pencha à la pourtière.

— Moncieu ! cria-t-y, est-o pas thieu voute chapiâ ?

— Oh ! cria l'vieux, vour était-y ? Y l'a boune touche !

— Ol est la dame, avec son grous pagner qu'étit assise d'ssus.

Et avant qu'la gare seyisse disparue, Anatole vit l'bounhomme courrit amprès la beurgheouèse, menaçant, en zi montrant la galette qui y'avit sarvi d'chapiâ.

— Ben, pensa-t-y, y'ai rin eu poure !

Et, la conscience tranquille, le tira « l'Subiet » d'sa poche et s'mettit à lire ben piang'h'ment.

Les patoisants d'aneût



Je vous propose deux jeunes patoisants filmés lors de la fête du milla à Saint-Césaire en septembre 2015.

Mathieu Touzot, c'est le biton de gauche, un gars du Poitou qui chante, en s'accompagnant à la guitare, des textes d'Ulysse Dubois, de Raymond Servant, et d'autres.

Cliquez : [Mathieu Touzot](#)

Le second, c'est un Saintongeais pure race, Dominique Porcheron, le « Fî à Feurnand ».

Avec deux bitons d' minme, le patois est à l'honneur. Dominique nous raconte l'histoire de Crésus, qui veut acheter un couteau à la foire de Matha.

Cliquez : [Le fi à Feurnand](#)



Notre webmaster Benjamin, avec Mathieu Touzot et Dominique Porcheron

Kétoukolé Jhoël



Encore un outil laissé par mon grand père Raymond. / *l'avait point de d'démain !* Pour prendre la photo j'ai juste rajouté une méchante corde à *bedets*, mais à l'origine, elle devait être en chanvre et forcément très robuste. Il s'agit effectivement d'un vieux outil de tonnelier, appelé batissoir.

Le batissoir était utilisé au moment du formage à chaud du tonneau, et avant le bouzinage. Lorsque la barrique commence à prendre forme, qu'elle est encore ouverte en partie, mais déjà cerclée à une extrémité, elle est alors placée au dessus d'un brasero (copeaux de bois...). Les douelles sont humidifiées, arrosées d'eau. Devenues plus souples, les douelles sont alors resserrées avec force à l'aide du batissoir, et les autres cercles de la barrique peuvent ainsi être mis en place.

Pour cette même fonction on trouve suivant les époques et les régions : le batissoir, la batissoire, l'étreignoir de cabestan (dans l'Yonne), le cabestan de tonnelier, voire maintenant la presse à cercler.

Cette fois-ci les gagnants sont au nombre de cinq avec :
- Jacky Ferrand de Gondeville (16), Claude Moulineau de Montpellier (34), Guy Bernard de Clion (17), qui ont expliqué et trouvé les noms de cabestan, presse à douelles,..

- mais également le copain "Riquet", Docteur à Genille (37), et l'amie Andrée de Gujan Mestras (33), fille du fondateur de la cave des vins du Liboreau à Siecq (16) et qui eux ont précisé le nom de batissoir.



Les vidéos sélectionnées ci-après sont intéressantes, car elles font apparaître les grandes phases de construction d'une barrique.

"Construire une barrique, o l'é vraiment d'la belle ouvraghe !"

<https://www.youtube.com/watch?v=8h2pRs6pweI>

<https://www.youtube.com/watch?v=vdFPUmBY7FU>

https://www.youtube.com/watch?v=Mbmkb_K3C6M



Et maintenant, un nouveau Kétoukolé.

Christian Baudry (visité le 15 Octobre 2015), propriétaire viticulteur à St Hilaire de Villefranche (17770), et ex Président du Comité du Pineau et des Vins de liqueurs en France fait quelque chose sur un fût, mais que fait-il exactement, et avec quel objet ?



Un Transsibérien dans la taïga

Carnet de routes croisées : de Moscou à Vladivostok

Didier Catineau

*Le jeudi 15 octobre 2015 a eu lieu dans le **quartier hommes** et le **quartier femmes** de la maison d'arrêt de Saintes une rencontre littéraire sur le thème d' « Un voyage dans le Transsibérien », avec la collaboration de Benoît Vautier, responsable local de l'enseignement à la maison d'arrêt assisté de Florence Dupont, de Fabienne, Michelle, Christian, Frédéric, Mickaël, Nicolas, Tony ainsi que de Didier Catineau, écrivain et journaliste. L'élaboration de ce texte qui représente un travail collectif a été permise grâce à l'association socioculturelle de la maison d'arrêt de Saintes, à Gilles Roy, directeur de la Maison d'arrêt de Saintes et à la Fondation SNCF sur l'appel à projets « Coups de cœur solidaires ». Le texte définitif de la nouvelle a été présenté aux personnes détenues participantes le jeudi 12 novembre 2015 et le mardi 8 décembre 2015.*

Avec ce texte, l'Association socioculturelle de la Maison d'arrêt de Saintes a reçu un prix de 1 000 euros de la part de la Fondation SNCF.

Premier jour

Je m'appelle Iréna et je suis la provodnitsa de la voiture 12. Je veille à tout, je surveille tout, on me craint mais surtout on ne peut rien me cacher. Depuis bientôt quinze ans, je traverse mon pays d'ouest en est puis d'est en ouest sans vraiment voir le paysage mais je sais qu'il ne bouge guère. Hier, à la gare d'Iaroslavl, j'ai acheté un beau cahier tout chamarré, épais, aux pages quadrillées de bleu. Depuis si longtemps, je n'avais pas encore pensé à consigner mes impressions de voyage. Pas pour moi non, plutôt pour mon petit Sergueï que je ne reverrai pas de si tôt. J'y pense tout le temps et l'unique photo que je possède de lui me rend parfois triste et malheureuse quand je la regarde en cachette des voyageurs. Sergueï et son père sont en Mongolie et le Transsibérien ne fait que passer bien au loin de cette terre de chevaux et de steppes désertiques.

Les voyages que je fais ne sont jamais monotones mais depuis que j'ai acheté ce cahier, je regarde mieux les passagers, leurs petites manies, leurs excès ou leurs mélancolies. Dans le compartiment juste à côté du samovar que je surveille en permanence, les deux couchettes du haut sont les plus appréciées. Sur une de celles du bas est assis un homme tout maigre, au visage émacié et à la chevelure noire. En face de lui, c'est un défilé d'autres hommes qui viennent pour se risquer au jeu d'échec. Ils perdent toujours et repartent finalement, remontant le couloir en laissant la place à un autre. Ses yeux bleus me fascinent mais j'évite de trop regarder. Je suis tout de même la provodnitsa de la voiture 12, l'hôtesse sans qui l'immensité russe ne serait pas ce qu'elle est. Il s'appelle Sachalexandre et lui aussi, lorsqu'il lève la tête et réfléchit, me regarde avec intensité et cela me trouble.

C'est seulement pendant la nuit que je peux enfin me consacrer à l'écriture. On me nomme Sachalexandre car mes parents n'ont jamais pu se décider dans l'ordre des prénoms à me donner à la naissance. Le jour, je gagne ma vie en jouant aux échecs et la nuit, j'écris. Je n'ai qu'un sac informe pour seul bagage, juste de quoi protéger mon échiquier, ses pièces, quelques hardes, mon bocal et mon précieux cahier. Je traverse mon pays d'ouest en est puis d'est en ouest sans vraiment voir le paysage mais je sais qu'il ne bouge guère.

L'avantage d'être dans le Transsibérien c'est que pendant sept jours, je sais où je me trouve sans avoir à chercher autre chose que la victoire de ma dame.

J'attends deux jours à Vladivostok puis je repars dans l'autre sens et arrivé à Moscou, j'attends à nouveau deux jours à la gare d'Iaroslavl avant de monter à nouveau dans un compartiment. Cela fait dix ans que cela dure et je m'en porte bien.

Aujourd'hui, premier jour, j'ai remarqué le visage gracieux de notre provodnitsa qui me scrute en douce, pensant que je ne la vois pas. Mais l'appel impérieux du jeu est le plus fort et je ne dois pas me laisser distraire. Peut-être un jour, quand je serai édité, lira-t-elle son prénom dans mon livre : Iréna. C'est curieux de ne jamais s'être rencontré depuis le temps que le Transsibérien est devenu ma maison permanente. Les deux chinois des couchettes du haut ont le sommeil bruyant. Ils ronflent sans discontinuer. Je crois que je vais prendre une de ces petites pilules blanche et bleue offertes par un Français lors d'un précédent voyage. Il m'avait raconté une histoire peu banale qui avait fait ma fierté et même encore maintenant, j'y pense souvent en m'accrochant aux détails.

Deuxième jour.

Il fait vraiment trop chaud dans mon wagon. La climatisation a rendu l'âme et nous souffrons tous. Quelques voyageurs se sont crus bien inspirés en troquant leurs habits de ville pour des pyjamas. Quelle idée ! et j'ai beau leur faire des réflexions, cela ne change rien. Quand le Transsibérien s'arrête dans une gare un peu plus longtemps, on me demande d'activer un peu plus vite l'ouverture des portes donnant sur le quai et c'est assez drôle, je le reconnais, de voir mes passagers en veste et pantalon légers défilier devant les babouchkas pour leur acheter quelques victuailles qu'ils s'empressent de payer sans discuter le prix car le train n'attend pas. J'en ai connu quelques uns qui ont attendu deux jours, en pyjama justement, avant de remonter dans le train suivant, complètement démunis et en colère.

Sergueï me manque. Il n'a que huit ans et le savoir si loin de moi me rend triste. Son père m'a écrit que bientôt vont commencer les fêtes du Naadam. Heureusement, mon fils n'est ni lutteur ni archer. Il monte très bien à cheval et son père est persuadé qu'il remportera toutes les courses et surtout les nombreuses enveloppes d'argent remises au vainqueur. J'espérais autre chose pour mon fils, moi qui ne suis pas allée très longtemps à l'école. En Mongolie comme partout ailleurs dans le monde, je suppose qu'il doit bien exister des écoles mais Sergueï ne doit faire que passer devant.

Le joueur d'échec gagne beaucoup actuellement et c'est un défilé ininterrompu de voyageurs qui cherchent à le dominer mais il ne se laisse pas faire et je le vois bien remplir doucement de pièces bizarres son énorme bocal de verre.

Je joue aux échecs pour passer le temps et aussi pour avoir ma revanche sur le mal de l'espace qui s'est emparé de moi. Mon pays est démesuré, je le sais et cette démesure est en train de s'emparer de mon esprit. J'ai été chercheur de météorites en Sibérie. Un travail épuisant mais qui payait bien jusqu'à ce qu'une équipe de scientifiques chinois ou américains, je ne sais plus, utilise des moyens techniques sophistiqués pour trouver et récolter ces cailloux venus de l'immensité universelle. J'ai aussi éventré des mamans esturgeon par milliers pour faire le caviar. Je n'en pouvais plus de ce métier et du cri que ces pauvres bêtes poussaient juste avant de mourir.

Maintenant au moins, je n'entends que le bruit des roues sur les rails et le sifflement du samovar quand il est plein de cette eau bouillante qui me sert pour confectionner le thé ou la soupe de mes repas quotidiens. Je concentre mon attention sur ce carré de vingt centimètres de côté et ses soixante quatre cases noires et blanches. Jouer aux échecs est une discipline très sévère et mobilise toutes mes ressources mentales. Pas question de rêver ou de me perdre en songeries creuses. Et puis, le jeu d'échec est le seul jeu où à ma connaissance, il n'est pas possible de tricher. Pas comme les joueurs de la troisième classe qui s'étripent pour un rien au poker, buvant force alcool en vitupérant des grossièretés. Parfois, je regarde au dehors la taïga et j'essaie de reconnaître les essences d'arbres : sapins, mélèzes, bouleaux, saules ou peupliers.

Je regarde aussi Iréna la provodnitsa qui vient de m'apporter quelques tranches d'omoul fumé. Enfant, mon père m'en avait fait goûter mais je ne connaissais plus ce mets délicieux du lac Baïkal, cette grosse truite préparée de multiples façons : séchée, frite en beignets et même découpée en tranches arrosées de jus de tomate et de crème aigre. Ma Russie est toute là dans ce plat des plus simples venant de l'infini mystérieux. Comme ce Français rencontré dans mon wagon et qui me raconta que faisant le tour de mon grand pays à bicyclette, il frappa à la porte d'une isba esseulée à l'orée de la nuit, cherchant un refuge pour dormir. Le paysan qui vivait là avec son épouse et ses deux enfants n'était pas bien riche mais il accueillit le Français comme un tsar. A la fin du repas modeste mais servi avec chaleur, le maître de maison se leva et se dirigea vers un très vieux coffre bardé de lanières de cuir usé. Il en sortit un livre assez épais à la couverture rouge et le Français m'avoua sa surprise. Il s'agissait d'un livre de Jules Verne, un écrivain de France, et surtout des aventures de Michel Strogoff, courrier du tsar. Le paysan ne savait pas lire le français mais il savait que ce livre parlait des immensités de sa Russie et cela lui suffisait. Le voyageur improbable, ce soir là, dédicaca un livre qu'il n'avait pas écrit. Quand je passe à Perm, sur la ligne du Transsibérien, je pense toujours à cette histoire et depuis peu, je pense à Iréna qui m'a offert quelques tranches d'omoul.

Troisième jour

Le bocal du joueur d'échec se remplit peu à peu. Quand il gagne, l'autre joueur lui donne quelques billets. Certains lui tendent des pièces de monnaie qui viennent se perdre dans les flancs transparents du bocal. Sachalexandre me l'a montré. Et j'ai fait un voyage incroyable avec ce gros récipient contenant des morceaux infimes de Kirghizistan, de Mongolie, de Tadjikistan, de Géorgie, d'Arménie et même de Chine mélangeant les tyiyns, les mongos, les dirams, les lumma, les fen... J'aurais aimé que Sergueï soit là pour lui montrer. Quelle belle manière de voyager ! Alors, pour le remercier, je lui ai offert quelques morceaux d'omoul, ce poisson légendaire de mon lac Baïkal que nous appelons tous affectueusement « Madame la Mer ». Mon père était pêcheur sur le Lac et il ramenait au filet, toujours de nuit, ce beau poisson des fonds bleutés. Enfant, j'avais été terrifiée d'entendre le cri de l'omoul lorsqu'il était jeté sur le pont par mon père et ses matelots. C'était terrifiant mais mon père riait en me serrant fort dans ses bras.

Même quand la nuit tombe, dans le Transsibérien nous sommes à l'heure de Moscou. Le joueur en face de moi se propose de me payer en me donnant sa montre.

Pour quoi faire ? il suffit que je regarde le ciel quelques instants pour connaître l'heure de la nature et non celle des hommes. La provodnitsa semble m'avoir adopté.

C'est bien pratique quand on voyage ainsi aussi démuni que je le suis. Cela a quelques avantages. Je ne manque de rien et peut continuer à enchaîner mes parties pour l'instant toutes victorieuses.

Demain sera sûrement un grand jour car un homme au visage tanné par le vent de Mongolie vient de me lancer un défi. Il a parié qu'il était capable de me battre trois fois de suite. Pourquoi pas ? Que faire d'autre dans ce train que de relever des défis ? Dans quatre jours, nous serons à Vladivostok et j'espère bien aller plus loin.

Quatrième jour

J'ai rêvé cette nuit que j'étais à bord d'un navire de pêche sur un lac Baïkal déchaîné par une tempête épouvantable. Le samovar crache son surplus de vapeur et je me réveille en nage. Encore quelques voyages et je pourrai peut-être aller voir Sergueï. En attendant, je dois remplir ces enveloppes et les remettre à l'arrêt de certaines gares à des personnes bizarres qui m'assurent que mon fils est entre de bonnes mains et qu'il sait vraiment bien monter à cheval. Ils me menacent toujours, si je ne leur remets pas ces enveloppes, de l'emmener dans le désert de Gobi où vit l'almas, demi-singe mangeur de marmottes. Ils m'ont aussi parlé du ver de la mort qui crache du venin et lance de puissantes décharges électriques avec sa queue. Et quand ils me disent cela, ils me regardent en ricanant et j'ai envie de pleurer.

Il est en face moi et à ses côtés, bien calée contre son flanc droit, il y a une valise de cuir râpé constellée d'étiquettes de consignes de gares. Il joue bien et j'avoue que pour une fois, cet adversaire me donne du fil à retordre. Tout en jouant, il me fixe sans vergogne et me propose d'intéresser un peu plus la partie. Pourtant, une poignée de billets et quelques pièces pour mon bocal qui se remplit me suffisent amplement. Il ne se souvient plus très bien mais quand il était plus jeune, il avait vu un film où deux joueurs d'échecs s'affrontaient. Et lorsqu'un des deux perdait une pièce, il la buvait. Les pièces étaient en cristal et surmontées d'un petit verre contenant de l'alcool. A la fin de la partie, le plus endurant gagnait. Ouvrant sa valise cabossée, il me montre tout un attirail incroyable de petites bouteilles de toutes les couleurs. Il était représentant en vodka et sillonnait la Sibérie pour passer des commandes dans les hôtels tout au long de la ligne du Transsibérien. Nous avons bu beaucoup mais peu à la fois, suffisamment pourtant pour faire la distinction entre la pertsovka au poivre et la starka parfumée aux feuilles de poirier. La vodka à la canneberge ne valait pas grand-chose mais la vodka du chasseur fut une révélation. Nous nous disputâmes sur le nombre d'ingrédients cachés que nous semblions reconnaître comme le poivre, le gingembre, le genièvre, les clous de girofle. Le stock diminuait et les parties s'effilochaient dans le paysage défilant à soixante kilomètres à l'heure. Echec et mat !

Cinquième et sixième jour

Décidément, les voyageurs en pyjamas ne sont pas très sérieux ! l'un d'entre eux, un homme de Vladivostok, était resté sur le quai de la gare, oubliant de remonter dans la voiture, séduit par la bouche et les yeux d'une jeune vendeuse de saumon fumé et de bortsch. Impossible d'arrêter le train. Il lui faudra attendre le prochain Transsibérien dans deux jours. Et ses compagnons de voyage ne sont pas du tout heureux. C'est lui qui avait conservé tout l'argent du groupe qui se partageait quatre

compartiments Koupe de la voiture 12. Ignorant les convenances, les « pyjamas » commençaient à proférer de sombres malédictions à mon encontre tout en martelant à coup de pied et de poing la porte de ma cabine.

C'est Sachalexandre qui vint me sauver, fort à propos, en s'interposant avec force et en raisonnant ces excités ne respectant pas la provodnitsa que je suis.

J'ai fait une pause dans l'enchaînement stakhanoviste de mes parties d'échecs. La vodka a de la peine à s'envoler de mon corps. J'ai beaucoup parlé avec Iréna. C'est une femme très étonnante que j'observe avec beaucoup d'intérêt. Elle descend dans certaines gares pour remettre une enveloppe à des hommes très curieux, vêtus comme des hommes des bois. Puis nous parlons de la Russie, de la Sibérie, de l'heure de Moscou qui est présente partout, des temps anciens que nos parents nous décrivaient, faits d'horreurs stupéfiantes et de joies grises parsemées de bien peu de couleurs.

Septième et dernier jour

On vient de me donner lors du dernier arrêt une boîte contenant un rôti d'élan. Je vais improviser un repas d'adieu pour Sachalexandre puisque Vladivostok n'est plus très loin. Nous boirons du thé et nous nous ferons des promesses que nous ne respecterons peut-être pas, mais qui sait ?



Didier Catineau en compagnie de Benoit Vautier, enseignant à la Maison d'arrêt

Nous pourrions nous voir pendant deux jours encore à Vladivostok en attendant que je retourne à Moscou, dans l'autre sens. Les « pyjamas » rasent les couloirs et m'évitent.

C'est bien mieux comme ça. Le bocal en verre est presque plein et je sens le regard de cet homme qui me scrute. On dirait qu'il vient d'approcher les profondeurs bleutées du lac Baïkal. Je referme mon cahier pour quelques temps. Je pense à Sergueï et mon cœur se serre encore une fois.

C'est la fin du voyage. Vladivostok arrive bientôt. Iréna semble triste mais digne. Je l'ai sauvée des assauts d'une bande d'abrutis en pyjamas. En retour, j'y ai gagné son admiration et cela me fait du bien. Je vais ranger mon échiquier et mes pièces en regrettant ces moments tendres partagés avec elle. Elle sera dans mon livre, c'est promis. L'agent de change va encore pester pour transformer toutes mes pièces en roubles ou en dollars. Je ne crois pas que je vais revenir à Moscou. J'ai bien envie de faire la traversée en ferry vers Sakaiminato au Japon puis de monter dans le Shinkansen, ce train qui file à plus de trois cents kilomètres à l'heure. Et qui sait, peut-être que je ne serai pas tout seul à apprécier la vitesse du paysage ! Une odyssee se termine, une autre débute. Peut-être.

Fabienne, Michelle, Christian, Frédéric, Mickaël, Nicolas, Tony, Didier.



Didier Catineau, Agathe Morin, présidente de l'Association culturelle de la Maison d'arrêt, et Antoine Égéa, parrain de l'opération

La chanson daû vin bian en karaoké Benjamin Péronneau



La chanson daû vin bian est devenue un peu l'hymne des Charentais. Vous pouvez l'entendre chantée par l'auteur, Goulebenéze, dans les numéros spéciaux qui lui sont consacrés (n° 1 et n° 6).

Voici la musique et le texte. Amusez-vous, tentez votre chance, vous ne risquez rien ...

Cliquez : [Musique du vin bian](#)

Les compas du tailleur de pierre

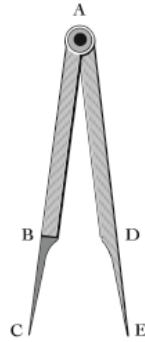
Christian Maitreau

Encore un compas droit utilisé par un grand nombre d'artisans, (les compas du tonnelier par exemple). Du Moyen-âge à nos jours, les gestes du tailleur de pierre sont les mêmes, les outils ont évolué, surtout pour les travaux les plus fatigants, tels que scier les blocs de pierre, mais pour tracer et travailler en finesse, les outils n'ont pas changé, sauf peut-être les manches en bois !

Définition du COMPAS D'APPAREILLEUR

(Encyclopédie de Diderot et d'Alembert)

C'est un instrument de fer composé de deux branches A B, A D unies ensemble au point A ; aux extrémités B & D il y a deux pointes B C, D E ; la branche A B, qui est la branche femelle, est fendue pour recevoir la branche mâle A D. La rivure de ce compas doit être assez serrée, pour que, l'ayant mis dans une certaine ouverture, il ne s'en ôte pas facilement. Les branches doivent être droites, afin que dans l'occurrence il puisse servir de sauterelle.



Tailleur de pierre exécutant un tracé sur un bloc de pierre, probablement destiné à orner le fronton d'une église ou d'une cathédrale.



Compas droit avec secteur, un bricolage maison effectué par Erick Mettavant sur l'une des branches, nous révèle un crayon de bois scotché, pour d'éventuels tracés.

Le compas d'appareilleur est l'instrument de traçage des épures, précis et universel. Il se compose de deux branches articulées au sommet. Le plus souvent en fer, les branches sont, avant le XVIIIe siècle, forgées en sections carrées ou triangulaires. Fermées, elles s'appuient l'une sur l'autre.

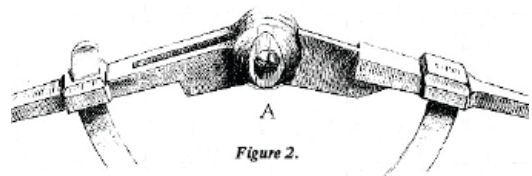
Au XVIIIe siècle, et c'est une particularité importante de l'époque, une branche plate vient s'emboîter dans l'autre à double épaisseur, cette dernière est seule visible après fermeture. Les branches sont forgées de dessin, fleurs de lys, cœurs, volutes, qui font de ces pièces des œuvres d'art.

Les pointes représentant en moyenne un tiers des branches, sont souvent ornées de motifs animaliers en forme de dauphin, tête de serpent, ou d'oiseaux stylisés ; fermées, elles forment un trèfle, cœur, pique ou carreau. Ces atouts étaient exclusivement réservés aux Compagnons ou aux Maîtres.

Certains les forgeaient eux-mêmes, prouvant ainsi leur connaissance et la maîtrise du feu. C'est pour cela qu'il n'y avait jamais deux compas identiques.



Erick Mettavant, artisan tailleur de pierre sur la commune de Nercillac, trace l'épure d'une rosace qui ornara probablement le manteau d'une cheminée.



Eugène Viollet le Duc, dans son "Dictionnaire raisonné du mobilier", décrit certains compas du Moyen Age, et, surtout, un schéma d'une tête de compas (figure 2)



La noblesse portait l'épée pour se distinguer des roturiers, le compagnon portait le compas d'appareilleur (il peut même ce transformer quelquefois, pendant un combat fratricide, en une redoutable épée : la tête renforcée par les trois épaisseurs faisait de ce compas ouvert en ligne une arme dangereuse).

Les appareilleurs sont très fiers de le porter, il est le trait, signe de connaissance et de pouvoir sur la matière.



Beau travail de forge sur la photo ci dessus, en bas à droite les repères pour transformer un compas en équerre, et ses têtes de dauphin, magnifiquement travaillées, qui fermées, forment un cœur.



En divisant naturellement un cercle en six par son rayon, et en joignant les points, on obtient un tracé de deux triangles équilatéraux entrelacés, formant un hexagone étoilé ou sceau de Salomon.

On obtient ainsi des angles à 60° .

La caractéristique des compas qui ont une tête carrée ou diamantée, est qu'il y a des encoches en haut de la tête, qui, lorsque les branches sont ouvertes, permettent après ajustement de former une équerre à 90° (figure A).

C'est sur ces compas que l'on retrouve les mesures des différentes coudées utilisées depuis l'Antiquité par les compagnons : la petite coudée de 45 cm, la royale de 52,5 cm, la sacrée de 63,5 cm, la base de 69,5 cm, la chartres de 73,8 cm environ selon les bases de calcul retenues.



Château du Roi René à Angers (XIIIème siècle)

Je voulais terminer mon exposé, en parlant des tailleurs de pierre, non pas en Charente, mais en Italie sans renier l'excellent travail de nos Artisans et Maîtres de chantier, les églises Romanes sont là pour le prouver.

Mais j'ai découvert un joyau, la 3ème plus grande église au monde : le Duomo ou cathédrale de Milan.

De la première pierre en 1386 jusqu'à l'achèvement de la façade sous Napoléon Bonaparte en 1813, sa construction prit 430 ans, et malgré l'évolution, a su garder son style gothique.

Des tailleurs de pierre durant 5 siècles ont travaillé le marbre blanc, pour sculpter 3 500 statues défiant les lois de la gravité.

Parmi les architectes qui ont oeuvré sur cette construction, notons : Léonard de Vinci, Tibaldi, Pellegrino, et Bramante.



Photo de la cathédrale de Milan, joyau de la sculpture sur marbre

J'espère que cet article vous a plu, mais trop court pour développer avec passion cet instrument !

Christian «ol'é presque in Charentais»

Nos lecteurs nous écrivent

Maït' Piârre

J'avoue que c'est la première fois, depuis que le Boutillon existe, que nous recevons des critiques outrancières. Quelques lecteurs accusent notre journal, à l'aide d'arguments qui ne tiennent pas la route, d'être devenu un organe de propagande du « poitevin-saintongeais ». C'est d'ailleurs sous ce prétexte, semble-t-il, que la page Facebook « J'aime le patois saintongeais » a bloqué son accès à notre webmaster et au Boutillon.

Charly Grenon m'incite à ne pas répondre à ces provocations, pour ne pas déclencher une polémique stérile qui n'intéressera pas nos lecteurs.

Alors passons aux remarques sérieuses, en remerciant tous ceux qui nous encouragent à continuer notre petit journal.

Henri de Sarlat la Canéda

Je me suis amusé à recenser un peu les lecteurs du journal, j'arrive à presque 10.000 lecteurs fiables sur les pages où le Boutillon est partagé (site Charentes, sites de tourisme etc), je ne peux pas compter les autres (et il y en a beaucoup) mais cela devrait tout de même être largement au-dessus de la moyenne pour un petit journal gratuit en ligne.

Ma question : pourquoi ne pas faire payer une subvention en ligne, même de un euro, par lecteur ?

J'ai un système de paiement sécurisé déjà mis en place sur des sites de ventes en ligne (avec paypal ou cb). Merci de me faire un retour pour plus d'info.

Merci pour ces précisions. Je pense qu'on est plus près des 30 000 lecteurs que des 10 000. Il est vrai que c'est difficile à mesurer, avec la démultiplication. Ceci étant, nous maintenons la gratuité de notre journal. Notre but n'est pas de gagner de l'argent.

Lucas de Niort

Petite amélioration, rendre cliquable la table des matières pour être redirigé sur le chapitre concerné.

J'y ai pensé. Lorsque j'étais en activité, ma secrétaire m'avait expliqué comment procéder, mais j'ai oublié car je n'ai pas pris de notes. Si vous avez une fiche de procédure simple, envoyez-la moi sur mon adresse courriel personnelle.

La chasse aux cagouilles

Ce texte de Cécile Négret a connu un beau succès :

Damien de Saintes

La chasse aux cagouilles me fait remonter pas mal de souvenirs. Très bien écrit, bravo. Longue vie au Boutillon.

Murielle de Langon

Très joli style, j'ai adoré la page sur la chasse à la cagouille.

Le compas

Agnès d'Ambazac. Il faudrait plus d'article comme le compas, vraiment passionnant. C'est la joie de lire le Boutillon, on s'instruit, on découvre, on s'amuse.

Le kangourou de Jhentit d' la Vargne

Roger de St Savin

Hilarante vidéo de Jhentit d' la Vargne. Excellent Boutillon, merci.

Antoine de Auros (Gironde)

A mourir de rire les kangourous en Charente. Merci.

L'Aérius de Jean-Bernard Papi

Jeanne de Poitiers

S'agit-il d'une vraie histoire, le texte de Papi ? Superbe encore une fois.

Florian de Saintes

En lisant l'Aérius j'avais peur que le texte de Papi soit trop long. Mais une fois plongé dedans cela passe très bien et très vite. Excellent encore une fois.

Ce texte est issu de l'imagination fertile de JBP. Il est, comme les précédents, excellent. J'ai vu avec lui la possibilité de faire paraître dans le Boutillon des histoires par épisode. C'est difficile, compte tenu de la périodicité de parution de notre journal (tous les deux mois) : les lecteurs risqueraient de perdre le fil. Mais ce n'est pas perdu de vue.

L'internat, de Pierre Bruneaud

Georges de Saintes

Le vivre ensemble. Toute une époque. Merci le Chétit. Cela complète son texte sur l'école des années 40.

Véronique de Lussac les châteaux

Très beau texte de Pierre Bruneaud. J'aurais cependant un peu aimé des photos pour revivre l'atmosphère et les odeurs de l'époque.

Jacqueline de Aigre

La page sur l'internat est une pure merveille. Que de souvenirs. Merci pour ce nouveau numéro. Je t'aime, Boutillon.

Le Chétit est un très bon conteur. Ses histoires sont prisées par nos lecteurs. Pierre, tout le monde attend une nouvelle histoire pour le prochain numéro ...

Souvenirs d'André Raix

Jean-Pierre de St Jean d'Angély

Le texte d'André Raix me donne envie d'écrire dans le Boutillon pour aussi raconter mes souvenirs.

Merci et bravo pour ce superbe numéro.

Formidable, lancez-vous ! J'attends votre texte.

La vache à la jambe de bois

René de Cholet

Oh la vache, j'ai connu aussi une vache avec une prothèse.



Vous pouvez nous en dire plus, sur ce phénomène ?

Les dessins de Jean-Claude Lucazeau

Ils ont toujours autant de succès. A chaque fois que Jean-Claude m'apporte son dessin, cela débouche toujours sur un grand éclat de rire.

Les nouveaux textes

Steve, de Dorchester, Armelle et Patrice, de Montréal : j'attends avec impatience vos textes sur mon adresse courriel personnelle.

Le coin des fines goules**Dominique d'Angoulême**

Pas de recette concrète dans le coin des fines goules. Seul un texte un peu lourd. Une simple recette de cuisine aurait suffi.

Martin de Jonzac

J'ai du mal à suivre le coin des fines goules, où se trouve la recette ? Pourquoi changer le concept ? Il y a bien assez de texte comme ça dans le journal.

D'accord, j'ai compris le message. Je pense que la recette de l'omelette de la mère Grenon correspond à vos attentes. Attention, si vous la ratez, o s'ra point d' la faute daû Boutillon, c'est simplement parce que vous êtes maladroits !

Les autres commentaires

Ont été très appréciés :

Le kétoukolé (Émilie, de Duras) ;

Le Subiet, de Jhustine ; pourquoi ne pas l'avoir enregistré, nous demande Sébastien, de Cahors ; *ce sera fait dès que possible.*

Thieûqu' dates à r'teni Maït' Piârre

Théâtre de Gondeville

Samedi 27 février 2016 à 14 h 30 et dimanche 28 février 2016 à 20 h 30, au Foyer rural de Gondeville : Noël au balcon : pièce en Français de Didier Paillet et de l'atelier écriture du foyer théâtral de Gondeville. Le boutillon de Paulette : pièce en patois charentais de Nono Saut' Palisse.

Birolut et la troupe des Clochermerle

Birolut repart en campagne avec une nouvelle troupe, « Les Clochermerle ». Voici le calendrier :

- le 31 janvier 2016 à Asnières sur Nouère
- le 14 février 2016 à Boisredon
- le 21 février 2016 à Matha
- le 3 avril 2016 à Jazennes
- le 10 avril 2016 à Brie sous Chalais

Toutes ces manifestations sont de soirée à partir de 14 h 30. Entrée : 7 euros pour les adultes, gratuit pour les enfants.

Les Durathieurs et les Buzotiâs

Leur calendrier est à consulter dans le Boutillon n° 44.

Les Éfourneigas

Loto le dimanche 31 janvier à 14h30 salle polyvalente de Semussac.

Antenne Nature Loisirs Patrimoine

Le président et le Conseil d'Administration ont le plaisir de vous inviter à l'Assemblée Générale 2015 :

Samedi 13 février 2016 à 11h à St Sulpice de Cognac
12h15 – Remise des Prix Orchidée et Phylloxéra suivie d'un déjeuner convivial tiré du panier, boissons offertes.

14h30 - Conférence de José Gomez de Soto, *Directeur de recherche émérite au CNRS, docteur en Archéologie et Histoire de l'Art* : « Les Santons, ces Gaulois du Centre Ouest ».

**Groupe folklorique Aunis-Saintonge**

Samedi 30 et dimanche 31 janvier Festifolk, dans le Hall Mendès France à Saintes, avec deux groupes invités : Sterenn Ar goued de La Meaugon près de St Briec et Eicola dau Barbichet de Limoges. Dimanche 20 mars, repas spectacle à Fontcouverte. Lorsque nous aurons les détails, nous les ferons paraître sur la page Facebook du Boutillon.

Archives départementales de La Rochelle

Mardi 16 février : la dernière expédition de Cavalier de la Salle en Louisiane, et la Belle, son navire amiral construit en 1684 à Rochefort. Par Marc Fardet, ancien Conservateur en chef du service historique de la marine à Rochefort.

Mardi 8 mars : artistes, mécènes et collectionneurs américains à l'École de Paris, par Jean-Paul Salles, docteur en histoire.

Site de Jonzac

Après plusieurs mois de fermeture, le site est de nouveau accessible au public.

Pour plus de renseignements et réserver une activité :

Site de La Rochelle : 05 46 45 17 77

Site de Jonzac : 05 46 48 91 13

Pierre Dumousseau

Samedi 30 janvier : "J' vous ai apporté des chansons" à Pouffonds (79) salle des fêtes à 20h30.

Dimanche 31 janvier : récital Gaston Couté à Mornac s/ Seudre (à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle bibliothèque) à 17h30.

Samedi 13 février : spectacle "Libertins, Libertines" (chansons coquines et contes libertins de Jean de La Fontaine) à Courcoury, salle des fêtes à 20h30.

Conférence

Le 19 février, à 19 h, salon d'honneur de l'hôtel de ville de St Jean d'Angély : « Le Français et les langues de France, un exemple, le Saintongeais ». Par Pierre Janin, agrégé de lettres modernes, et Jacqueline Fortin.

Le Boutillon de la Méline

Fondateur : Noël Maixent (Noéléon)

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maït' Gueumon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : Le Boutillon de la Méline